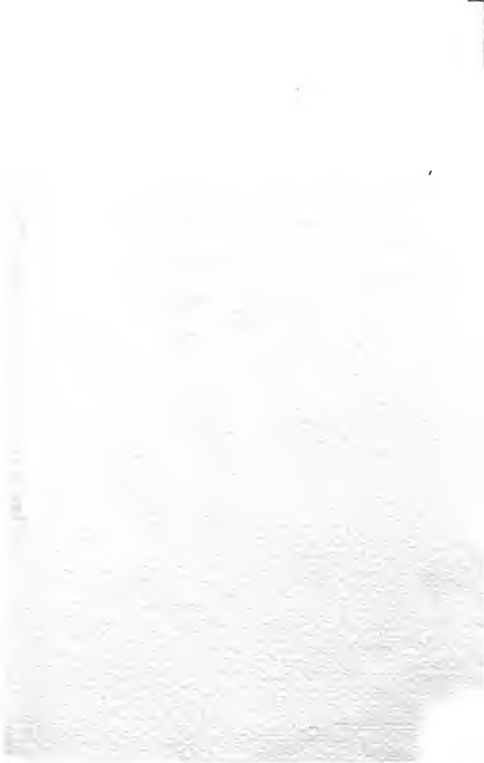








6.10.201



P. 17

LES

AGES POÉTIQUES.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARRENCIÈRE, N. 5.

6 1002

6 100202

Les
Âges Poétiques,
OU
LES TRIOMPHES DU GÉNIE,

POÈME EN QUATRE CHANTS,

SUIVI DE POÉSIES;

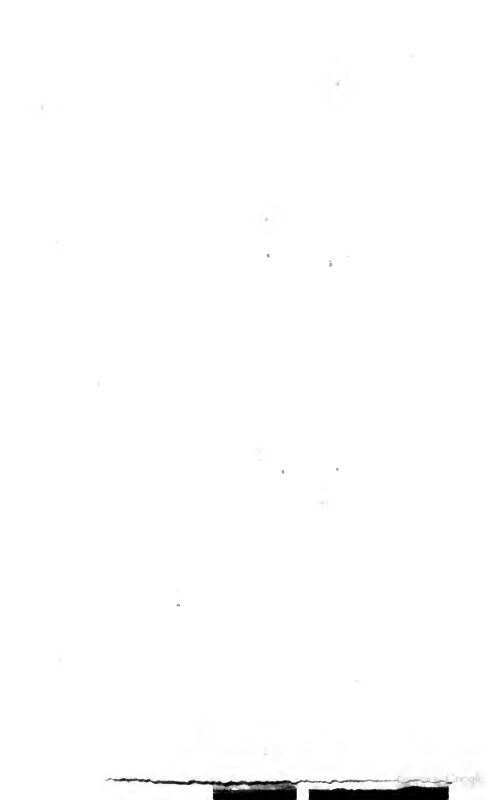
Par Florimond Levol.

DEUXIÈME ÉDITION.



A PARIS,
CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 68.

M DCC XXVI.



Introduction.

DANS un siècle où l'on accorde peu d'importance à la poésie, il m'a semblé utile de réunir les titres que les poètes de tous les siècles apportent à la reconnaissance du genre humain, et de prouver leurs bienfaits par les triomphes qui leur ont été décernés. Premiers législateurs de l'univers, les poètes n'ont pas toujours été dédaignés par les législateurs qui leur ont succédé.

Les Muses n'ont pu influencer sur les mœurs des quatre plus grands peuples de la terre sans s'associer à la politique ; elles se sont mêlées

à toutes les institutions comme à toutes les cérémonies de la Grèce, et semblent avoir fait de ce beau pays le berceau de l'*Immortalité**.

C'est par elles que Rome a conservé quelque chose d'humain, suivant l'expression de Corneille; c'est par elles que la *Civilisation* a été révélée à ces maîtres du monde, qui ont été extrêmes dans leurs crimes et dans leurs vertus, et n'ont connu la véritable grandeur qu'après avoir adopté les arts de la Grèce.

Quel puissant secours les poètes n'ont-ils pas prêté au christianisme, lorsqu'après des siècles de barbarie, la *Religion* a été chercher dans les chants de Moïse et de David ce qu'elle

* L'Immortalité, la Civilisation, la Religion, la Liberté, tels sont les sujets des quatre chants qui composent les *Âges poétiques*, cette division fournit une idée dominante à chacun des chants, mais sans désemparer des bienfaits que le génie accorde presque toujours à la fois.



avait long-temps trouvé dans ceux d'Hésiode et d'Homère , pour établir de nouvelles croyances , recréer un nouvel univers sur les ruines de l'ancien , et faire briller l'Italie parmi les peuples modernes.

Mais le peuple qui leur a dû le plus de gloire , et pour qui la gloire elle-même n'a pas été leur plus grand bienfait , c'est la France ; dans nul pays l'indépendance des poètes n'a autant contribué à l'indépendance de la nation ; la *Liberté* qui a été si lente à venir , ce sont les Muses qui l'ont aperçue les premières et qui n'ont pas craint de la nommer en présence du despotisme.

Ah ! cette liberté à peine connue des siècles antiques , qu'affermiront , en l'épurant , les siècles qui vont naître , fut toujours leur plus féconde inspiratrice. Point de vraie poésie sans elle ; il faut l'avoir gravée au fond de

l'âme, comme la vertu, pour produire des émotions puissantes, et empêcher les peuples de mettre au nombre des arts frivoles, le premier art qui ait fait battre le cœur de l'homme, qui ait rendu sa mémoire impérissable, et lui ait fait trouver l'Immortalité dans le sein des Muses avant qu'un pressentiment sublime la lui montrât dans le sein des Dieux.

LES

Âges Poétiques,

OU

LES TRIOMPHES DU GÉNIE.

Chant Premier.

La Grèce.

DANS les premiers âges du monde,
Les peuples faisaient place à des peuples nouveaux,
Sans laisser après eux de trace plus profonde
Qu'un orage assoupi n'en laisse sur les flots;

5 1

L'homme voulait en vain illustrer sa mémoire,
Il n'avait devant lui qu'un avenir sans gloire.
Dans la nuit du passé les siècles confondus
Emportaient sans retour sa grandeur éphémère :
 Mais la Grèce vit naître HOMÈRE ¹ ;
Il vainquit Hésiode, il surpassa Linus,
Et l'immortalité descendit sur la terre.

On entendit alors de magiques accens
Qui des âges passés racontaient la merveille ;
Les siècles s'élevaient sur les débris du temps
 Comme un souvenir de la veille ;
La gloire eut des autels, l'avenir un flambeau,
La vertu des vengeurs, le ciel des interprètes ;
Les générations qui peuplaient le tombeau
Parurent s'animer à la voix des poètes.
Le glaive, dont le temps avait rongé l'airain,

Duguerrier en poussière armait encor la main.
Les rois, dont les cercueils avaient perdu la cendre,
Du ciel semblaient descendre
Pour ressaisir le sceptre souverain ;
Et le peuple, endormi sous ses murs en ruine,
Du peuple qui cherchait son antique origine
Se réveillait contemporain.

Rien de grand que la terre enfante
Désormais ne pourra périr ;
Le génie, en naissant, de sa main triomphante
Grave au front de la mort son empreinte vivante,
Pour illustrer et pour flétrir !

Il venait à peine d'éclorre,
Que les dieux à qui l'homme apportait ses douleurs,
A qui sa main n'offrait encore
Qu'un autel de gazon, quelques fruits et des fleurs,

Reçurent d'un mortel leurs traits les plus sublimes ;

Le ciel se peupla de héros ,

La sanglante hécatombe entassa les victimes ,

Et le gazon fit place aux marbres de Paros.

Le front ceint de lauriers quel poète s'avance ?

Thèbes doit être un jour fière de sa naissance ;

Delphes réclame son appui ;

Et les dieux dont sa voix conjure la vengeance ,

Ces dieux dont il peint la puissance ,

Sont moins puissans que lui !

Comme l'aigle, il choisit l'Olympe pour domaine ;

Il y règne, et la foudre éclatant dans les cieux

Ne semble qu'un écho de cette voix humaine

Qui célèbre les dieux !

Pour de nouveaux accords sa lyre se prépare;
Les jeux vont commencer, et les chars vont courir
Dans la lice où des rois sont fiers de conquérir
Le prix de la victoire et les chants de PINDARE² !

Quittons ces jeux pour des jeux plus sanglans.....
Ces vieillards éperdus et ces guerriers tremblans
Qui pleurent sur le fer que leur main abandonne,
Viennent-ils t'annoncer, frère Lacédémone,
Que le joug des vainqueurs va flétrir tes enfans ?

O Muses, vengez sa défaite !
Ses mépris vainement rejettent vos lauriers ;
Que la lyre aux mains du poète
Fasse plus que le fer aux mains de ses guerriers !

Vengez-vous, forcez-la de vous donner asile ;

•

Dans ce camp désolé la loi qui vous exile

Ne vous atteindra pas !

Que Sparte l'abolisse aux accens de TYRTÉE ,

Et que Messène épouvantée

Apprenne que vos chants font le sort des combats !

Elle n'est plus, et Sparte se relève.....

Ne restez pas chez ce peuple inhumain ;

Emportez votre lyre et laissez-lui son glaive ,

D'Athènes voici le chemin !....

Mais qui choisirez-vous pour fonder votre empire

Chez un peuple brillant , fier de tous les succès ?

C'est le frère de Cynégire ,

C'est un des vainqueurs de Xercès ;

Qu'ESCHYLE , se livrant au dieu qui le domine ,

En sortant des combats , illustre son repos ;

Qu'un vieux guerrier de Salamine

Évoque l'ombre des héros.

Comme il répandait l'épouvante *

Dans les rangs ennemis sous son glaive abattus,

Qu'il la fasse régner sur la scène naissante

Et qu'elle y soit féconde en sublimes vertus !

Nommez-moi ce vieillard que la foule environne ,

Sur ce front qui pâlit pourquoi cette couronne,

Pourquoi tous ces lauriers sur les sillons du temps ?

C'est SOPHOCLE ⁴, couvert des palmes du génie,

Qui vient aux fêtes d'Olympie,

De ses jeunes rivaux triompher à cent ans.

* On peut dire d'Eschyle ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon :
« L'épouvante marche devant lui la tête élevée jusqu'aux cieux. » Il inspire partout une terreur profonde et salutaire. . . . Il se plaît à peindre des âmes vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, telles qu'il en voulait former pour la défense de la Grèce.

BARTHÉLEMY. (Voyag. d'Asie.)

O Grecs, si quelque jour de vos cités en flammes

N'emportant que la liberté,

Arrachant à la mort vos enfans et vos femmes,

Vous fuyez un sol dévasté.....

Si l'on vous refuse un asile,

Si l'on prend contre vous parti pour les tyrans,

Sur des bords étrangers, comme autrefois errans,

Souvenez-vous des vers qui charmaient la Sicile;

D'héroïques aïeux enfans pleins de valeur,

Sans courber sous le sort votre front intrépide,

Comme eux, pour obtenir ce qu'on doit au malheur,

Répétez les chants d'EURIPIDE ! *

* L'expédition de Nicias et d'Alcibiade, en Sicile, ayant échoué, les Athéniens furent repoussés par une violente tempête sur ces bords ennemis, où ils devaient trouver la mort; ils y obtinrent l'hospitalité, grâce à un poète dont ils avaient retenu les vers, et dont le nom commençait à se répandre chez des peuples avides d'entendre ses ouvrages. Les Siciliens, en accueillant les Grecs, leur disaient: *Répétez-nous ce que vous savez d'Euripide.*

Qu'alors l'humanité qui dort au fond des cœurs,
Quand l'héroïsme en vain combat la tyrannie,
S'éveille aux accens du génie,
Et que la Grèce ait des vengeurs!

Du Rhin à la Néva, de la Tamise au Tibre,
Rois, qui ne savez pas s'il faut la secourir,
N'en doutez pas, la Grèce est libre,
Car ses enfans savent mourir!

Ah! ce n'est pas le temps qui rendit légitimes
Les droits des premiers conquérans!
Les peuples subjugués dans ces rois magnanimes,
Trouvaient des bienfaiteurs qui les rendaient plus grands.
Voyez-vous ces monceaux de têtes,
Devant le palais des sultans!
Voilà tous leurs bienfaits! voilà comme le temps
A légitimé leurs conquêtes!

Le Grec, las de souffrir, ne s'est pas révolté
Contre un pouvoir auguste et contre un droit suprême;
Au front d'un roi sa liberté
N'a pas brisé le diadème;

Ses titres immortels remplissent l'univers,
Le nom de ses aïeux a bercé notre enfance;
Et le sang qui trempait ses fers,
Coule aujourd'hui pour sa défense.

Seul ne pourra-t-il pas demander un appui
A la gloire de ses ancêtres,
Et, digne de leurs noms, contester à ses maîtres
L'horrible droit de mort qu'ils s'arrogeaient sur lui?

Poètes, à vos chants de gloire,
Les Grecs ont ressaisi le glaive des combats :

Secondez la valeur, célébrez la victoire,

Immortalisez le trépas.

Mais leurs vaillantes mains ont brisé leurs entraves,

Et, saisis de terreur, leurs stupides bourreaux

S'étonnent qu'un troupeau d'esclaves

Ait produit pour les vaincre un peuple de héros !

C'était peu d'animer ce peuple magnanime

Par des chants belliqueux ;

Armant sa main du glaive, un poète sublime

Vient combattre avec eux.

Ses vœux, en abordant à l'immortel rivage,

N'ont point été déçus,

Et ses regards mourans ont vu fuir l'esclavage

Des bords de l'Iliissus.

Poète, il expira près du tombeau d'Homère;
Guerrier, il n'est tombé que sous les coups du sort;
Retrouvant tous ses dieux sur la terre étrangère,
Par la Grèce adopté, pour la Grèce il est mort,
Comme un fils qui meurt pour sa mère.

Pour la défendre encore il lui lègue son nom;
Au-dessus des guerriers qu'a moissonnés le glaive,
Doublement immortel qu'un jour ce nom s'élève
Sur le marbre sacré d'un autre Parthénon.

O Grèce, ne dis pas que, toujours inquiète,
L'Europe n'a rien fait pour toi :
Le nom d'un de ses fils, le nom d'un grand poète
Fera plus sur tes bords que l'appui d'un grand roi!
Il parle à tous les cœurs de gloire et de vengeance,
Il en fait jaillir ces transports
Qui soutiennent le faible et doublent sa vaillance
Pour en écraser les plus forts.

S'élevant de la tombe, il sème encor ces flammes
Qui, sur des rivages lointains,
Font palpiter toutes les âmes
Au bruit de tes nobles destins.

N'entends-tu pas du couchant à l'aurore,
Ces hymnes d'espérance et ces cris de douleur?
Ah! que de nobles chants la tombe a fait éclore,
Lorsque ce grand génie expira dans sa fleur!
N'ont-ils pas ranimé la cendre de tes pères?
Ne t'annoncent-ils pas la fin de tes misères?
L'Europe se réveille à ces mâles accens
Qui troublent l'oppresseur, que le courage inspire,
Qui rassemblent sous leur empire
Et les peuples vieillis et les peuples naissans,
Qui font surgir de la poussière,
Des débris du passé, l'espoir de l'avenir,

Et semblent recréer par un grand souvenir
Une nation tout entière!

Homère le premier t'a montré leur pouvoir;
Ils ont illustré ta naissance;
Et, le jour de ta délivrance,
O Grèce, les débris où ΒΥΛΟΝ⁶ vint s'asseoir
Diront si le génie a perdu sa puissance!



Les âges poétiques.

CHANT II.

Rome.



Chant Deuxième.

Rome.

Voici les trésors de Corinthe !

D'Athènes voici les trésors !

— Ah ! repoussez-les avec crainte.....,

— Recevez-les avec transports.....

— Romains, ces arts trompeurs amolliront vos âmes ;

Le glaive convient seul dans la main des soldats....

— Guerriers, ouvrez vos cœurs à leurs célestes flammes ;

Joignez la lyre au glaive des combats.....

— De l'Univers voulez-vous rester maîtres ?

Briser ces marbres de Paros ,

Proscrivez tous ces arts peu faits pour des héros ;

Les jeux du Cirque ont formé vos ancêtres !

— Romains, ne souillez plus vos yeux

Du sang qui coule dans l'arène ;

Unissez le génie à la fierté romaine ,

Soyez plus grands que vos aïeux !

— Ah ! suivez plutôt leurs exemples !

— La Nature a souvent frémi de leurs vertus.

— Habitez sous le chaume ; — enrichissez vos temples ,

— Vous les verrez bientôt dans la poudre abattus.....

— Le monde est dans nos fers ; — il brisera ses chaînes ;

— Il chérira nos lois ; — craignez le sort d'Athènes ;

— Les arts ont fait sa gloire , — et sa gloire n'est plus !

Ainsi parlaient, aux bords du Tibre,
Deux Romains, en voyant débarquer Mummius¹,
Qui venait enrichir les dieux d'un peuple libre
De la dépouille des vaincus.

Phidias fait régner aux murs du Capitole
Le Jupiter qui sortit de ses mains ;
C'est de Mars, leur plus chère idole,
Que le chantre d'Hector va parler aux Romains ;
Et s'il est encore une gloire
Pour un peuple sans liberté,
Des lauriers paternels le Grec déshérité
Obtient sur ses vainqueurs sa plus belle victoire.

Éprise de ses chants, Rome adoucit ses fers,
Et brille par les arts d'une splendeur nouvelle ;
Mais si jamais sa chute étonne l'Univers,
C'est qu'elle aura cessé de leur être fidèle,

C'est que les arts, proscrits par des tyrans pervers,
N'auront plus de pouvoir sur elle!

Poètes, commencez vos chants.

Fiers Romains, vieux Consuls qu'un peuple vient d'élire
Pour être de ses mœurs les soutiens vigilans,

Vous n'exilez pas les talens,

Vous ne proscrivez pas les accords de la lyre:

L'amitié d'ENNIVS¹ enorgueillit Caton *;

Il apprend avec lui la langue de la Grèce,

Il chante avec Sophocle, il rêve avec Platon,

Et les récits d'Homère ont charmé sa vieillesse.

TÉRENCE trouve encor les Muses au berceau;

Mais bientôt de Ménandre il double l'héritage,

Et la main qui soumit Carthage

Du poète africain dirige le pinceau.

* Caton, le censeur.

LUCRÈCE vient d'ouvrir une source profonde;
 Observant la Nature, épiant ses travaux,
 Il cherche à deviner la main qui la féconde,
 La main qui fait jaillir sur l'abîme des flots,
 L'éclair qui les sillonne et la foudre qui gronde.....

De pourpre et d'or étincelans,
 Où courent ces Romains dont le monde est esclave?
 Affranchir le Sénat des efforts insolens
 Du fougueux tribun qui le brave?
 Non, ces patriciens sont des Romains tremblans
 Qui vont ramper aux pieds d'Octave.

Rome a vu succomber le dernier des Brutus;
 De Janus un peuple en délire
 Ferme le temple et couronne la lyre
 Qui chante Octave et ses vertus!

Enfans des Scipion, qu'êtes-vous devenus ?
Quand le sang de vos fils rougit encor le Tibre ,
Quand un adroit tyran menace un peuple libre ,
Est-il temps de fermer le temple de Janus ?.....

Mais ne déplorons pas la liberté de Rome ;
Un lâche Triumvir nous cachait un grand homme :
De tant de maux n'accusons plus l'auteur ,
Respectons son pouvoir, adorons sa clémence ,
VIRGILE va chanter devant un peuple immense
La gloire de son bienfaiteur.

Octave n'est plus ! c'est Auguste ³
Qui va régner sur les Romains ;
Et c'est l'hommage le plus juste
Qu'on rend au maître des humains.
L'ami, le protecteur d'HORACE
Au monde fait chérir ses lois,



Et les Rois qui suivent sa trace
Sont encor les plus grands des Rois.

Sous de vils oppresseurs, brillant par intervalle,
Rome a revu César et retrouvé Caton.....

Mais le chantre de la Pharsale ⁴

Est un des flatteurs de Néron !

C'est à sa mort d'absoudre son génie;
Non; il n'a pas chanté le monstre furieux
Qui de sang et d'opprobre a couvert sa patrie;
Sa mémoire n'est point flétrie,
Il sait, à son trépas, intéresser les dieux,
Et l'ombre de Caton l'a reçu dans les Cieux.

O Muses, cherchez des retraites
Que les licteurs ne puissent découvrir;
Messagers des tyrans, ils portent aux poètes

L'arrêt qui les condamne et l'ordre de mourir.

Ah! que vos lyres soient muettes!

Craignez, en agitant leurs âmes inquiètes,

Ou de les irriter ou de les attendrir.

Voyez cet Empereur que l'Univers abhorre;

Tigre enivré de sang, altéré de forfaits,

Qui ne peut assouvir la soif qui le dévore,

Pour se rendre au théâtre il sort de son palais.....

Lui, que n'ont pu jamais désarmer ses victimes,

Lui, qui vient, chaque jour, sourire à leurs douleurs,

Voir leur tête rouler sous le fer des licteurs,

Est ému par ces jeux sublimes,

Et les yeux d'un tyran ont retrouvé des pleurs!

Il cède au remords qui s'éveille;

De son palais il reprend le chemin;

Mais la Muse tragique et les jeux de la veille

Étaient proscrits le lendemain!

Sur le peuple irrité qui les réclame en vain ,
Le tyran , sans effroi , jette un regard plus sombre ;
Il apaise ses cris en lui donnant du pain ,
Et des gladiateurs il fait doubler le nombre.

Les Muses , en pleurant , quittent le sol romain.
N'entends-je pas le bruit d'un empire qui tombe ?

Rome s'écroule , et vingt peuples divers

Suivent leur Reine dans la tombe.....

La hache d'Attila ⁵ règne sur l'Univers.

Des droits du genre humain, riche dépositaire ,

O toi dont Alexandre a fondé les remparts ,

Tu voulais conserver ses titres à la terre ,

Et sauver dans ton sein la lumière des arts ;

Mais ce n'est plus de l'or qu'il faut à la victoire ,

Le sang a ruisselé sous le glaive fumant ,

Et la torche d'Omar dévore en un moment

Vingt siècles de travaux , de génie et de gloire !

r..

Dans les mains du vainqueur, le glaive furieux
Immolait à-la-fois les hommes et les Dieux,
L'Univers périssait ; plus puissant que le glaive,
Sur cent cultes détruits un seul culte s'élève ;
Le carnage s'arrête au pied d'un seul autel ;
Ce que n'avait pas fait Jupiter et sa foudre,
Et ces Dieux mutilés qui dorment dans la poudre,
Est l'ouvrage du Dieu qui seul est immortel.

L'Univers rajeuni sort enfin des ténèbres.
Survivant à ces Dieux par l'erreur enfantés,
Que le temps a détruits, mais qu'Homère a chantés,
Et qui régnaient par lui sur vingt peuples célèbres ;
Innocentes Divinités,
Qui couvraient et Moïse et David de leurs ailes,
Les Muses, conservant leurs antiques beautés,
Répandent leurs clartés nouvelles.



Les âges poétiques.

CHANT III.

L'Italie.



Chant Troisième.

L'Italie.

QUE de sceptres brisés, de faisceaux abattus

Le Tibre a roulés dans son onde !

Après l'avoir rempli du bruit de ses vertus,

Rome de ses forfaits a fatigué le monde.

L'œil ébloui du voyageur

Qui vient interroger de poétiques ombres,

N'aperçoit pas le sang qui souille ces décombres ;

Il ne rêve qu'à sa grandeur :

Mais, sur le marbre qu'il contemple,
Il vient de découvrir un nom;
C'est là que s'élevait le temple
Où l'encens fuma pour Néron !

Si, voulant secouer la poudre qui te ronge,
Superbe ville des Césars,
Tu revenais encore effrayer nos regards,
Que l'univers entier pour jamais t'y replonge !

Que tes crimes soient expiés !
Vengeant des siècles d'esclavage,
Que les nations, d'âge en âge,
Contemplant ta ruine, et foulent à leurs pieds
Ces restes mutilés de tes vains édifices,
Qui rappellent le joug porté par nos aïeux,
Le sang dont chaque jour tu repaissais tes yeux,

Les féroces plaisirs dont tu fis tes délices,
Les tyrans dont tu fis tes dieux.

Qui peut la dérober à cette nuit profonde?

Qui peut relever ses remparts?

Qui lui donne deux fois et le sceptre du monde

Et le sceptre des arts?

Le sang des nations est la source féconde

D'où la première Rome a tiré sa grandeur ;

C'est au sang des martyrs* d'enfanter la seconde

Pour nous faire adorer sa nouvelle splendeur.

Aux lieux même où les cris d'une implacable joie

Insultaient aux douleurs des Chrétiens expirans,

Où l'on battait des mains aux lions dévorans,

Aux tigres affamés qui déchiraient leur proie,

* *Sanguis martyrū semen christianorū.*

TRITULIEN.

S'élève une autre Rome; et je vois l'univers
Courir sans l'accuser au devant de ses fers.

Les rives du Jourdain lui cèdent leurs prophètes;
Et l'hymne qu'Israël entendait à ses fêtes,
Par un nouveau peuple adopté,
De l'Éternel célèbre la clémence
Sur la terre où les flots du Tibre ensanglanté
Ont des premiers Chrétiens arrosé la semence,
Où son nom retentit sous la coupole immense
Du temple qu'il remplit de son immensité.

Le monde a changé de croyance,
Les peuples ont changé de mœurs,
Et j'entends les mêmes clameurs
Partout où du génie éclate la puissance!
Partout l'envie a gardé sa fureur;
Une indestructible alliance
Semble unir en tous lieux la gloire et le malheur.

Malheur à vous! dont la rage imprudente
Arme contre un poète un sanglant tribunal!
Malheur à vous! qui proscrivez le DANTE¹
Et l'exilez du sol natal!
Sur la terre étrangère, au sein de l'indigence,
Il se rit de votre courroux;
Et vous qu'aveugle la puissance,
Vous, ses persécuteurs, tremblez devant ses coups;
Redoutez d'un banni l'éternelle vengeance!

Vos superbes grandeurs vous sont un vain appui,
L'Enfer, pour vous punir, est sorti de son âme;
Il faut marcher vers ces gouffres de flamme;
Il faut y descendre avec lui.
Le rêve d'un proscrit a vengé ses injures,
Et, devant l'opprimé baissant leur front pervers,
Ses juges s'en vont aux Enfers
Porter dans l'avenir l'effroi de leurs tortures.

Qu'il est doux, en chantant l'Amour,
D'immortaliser sa mémoire,
Et de parvenir à la gloire,
Par un bonheur de chaque jour !
Ah ! sur des lèvres demi closes
Qu'il est doux de cueillir des roses
Que les lauriers ne valent pas,
Et sur le sein de son amie,
Inclinant sa tête endormie,
De braver l'heure du trépas !

C'est en vain que l'amant de Laure
Semble se plaindre de ses feux,
Que de bonheur on trouve encore
Dans l'amour le plus malheureux !

La gloire, si long-temps bannie,
Revient habiter ces remparts ;

Ce n'est plus le sanglant génie
Que suivait l'aigle des Césars,
C'est celui qu'invoquait Virgile ;
Il retourne d'un vol agile,
Aux lieux où Tibulle a chanté,
Couronner le front de la Muse *
Qui dans les bosquets de Vauchuse
Cueillit son immortalité.

Faut-il donc des humains partager la folie,
Pour trouver grâce devant eux !
O divin ** *ARIOSTE* *, amuse l'Italie ;
Qu'à peine la raison se montre dans tes jeux ;

* Couronnement de Pétrarque au Capitole.

** L'épithète de *divin*, accordée à l'*Arioste*, par un cardinal, n'est pas la seule expression dont son éminence se servait pour témoigner tout le plaisir que lui faisait la lecture de ce poète ; mais la pudens française n'ose emprunter davantage à la licence italienne.

Et tu vas t'affranchir de cette loi commune
Qui fait payer la gloire au prix de l'infortunée.

Ah ! le plus bel exploit de tous ces chevaliers
Dont l'Histoire oubliâ de nous conter la vie ,
Est d'avoir étendu sur toi leurs boucliers ,
Pour te sauver des fureurs de l'envie.
Que j'aime leurs hauts-faits, leurs vertus, leurs malheurs !
Que j'aime ces combats d'où leurs amours dépendent !
Ils nous charment toujours , et le sang qu'ils répandent
N'a jamais fait couler de pleurs.

Puissent leur ressembler ces nations guerrières
Qui , s'arrachant au sol natal ,
Dans l'Orient ont porté leurs bannières.
Mais un prêtre , allumant leur vertige fatal ,
Des combats incurtriers a donné le signal.

Cachez-moi les forfaits qui vont souiller encore
Le sol qui fit jaillir la lumière à nos yeux,
Où cent peuples divers ont laissé des aïeux !
Et c'est un Dieu de paix que leur fureur implore !
En des torrens de sang ils vont plonger leurs mains ;
Le fer ravage et la flamme dévore
Le berceau des premiers humains.

Mais la Muse du Tasse ³ a fait tomber ma crainte ;
Elle découvre à mes regards
Le signe révéral dont la céleste empreinte
Resplendit sur leurs étendards ;
Tous ces flots de guerriers, qu'un dévotement sublime
Fait voler au saint lieu ,
Des fureurs du croissant vont affranchir Solime ,
Et conquérir le tombeau de leur Dieu.

Poète, pour ton front que de palmes sont prêtes !
Le Capitole a préparé ses fêtes ;

Les chemins sous tes pas vont se couvrir de fleurs ;
Jamais les Dieux n'ont vu de plus sublime offrande ,
Jamais solennité plus grande
N'a montré tant de gloire et payé tant de pleurs.

Jaloux de contempler un triomphe si rare ,
Et de faire cortège à ce chantre divin ,
Peuples, vous accourez en vain ;
Allez le demander aux cachots de Ferrare.

Hélas ! combien de fois, à travers ces barreaux ,
Mêlant ses pleurs amers aux cris de la démence ,
Le chantre immortel des héros ,
Sans connaître son crime , implora la clémence
Du plus vil des tyrans, du plus fier des bourreaux !

Mais que font les tourmens de sa lente agonie
Au peuple qui lui doit ses titres les plus beaux ?

Il s'acquitte envers le génie
Quand il couronne des tombeaux.

Que les lauriers du Capitole
Parent ce front glacé par le trépas;
Détournons nos regards d'un triomphe frivole,
Qui console son ombre et ne la venge pas.
Tout blesse dans ces lieux une âme indépendante;
Mais sur quels bords nous arrêter,
Où le talent n'ait pas à redouter
Les fers du Tasse et les malheurs du Dante?





Les âges poétiques.

CHANT IV.

La France.



Chant Quatrième.

La France.

- « J'AI rendu des noms immortels ;
« Sur l'univers naissant j'ai semé la lumière ;
« J'ai de la tombe ennobli la poussière ,
« Aux sages , aux héros , j'ai donné des autels ;
« De l'avenir pour eux j'ai conquis le domaine ;
« Enchaîné par ma voix le temps s'est arrêté.....
« Je n'ai rien fait encor pour la grandeur humaine ,
« Je vais créer la liberté * 1 » 1

*Que l'on compare nos constitutions avec celles des anciens , on reconnaîtra que la vraie liberté est une création moderne.

Le monde à ces accens reconnut le Génie,
Qui, las de voir partout des esclaves tremblans,
Aux caprices d'un maître enchaîner leurs talens,
Montrait aux nations la France rajeunie.

Noble France, salut ! Réchauffe dans ton sein
La liberté qui vient d'éclorre ;
C'est de toi désormais que dépend ton destin :
Tu fus grande dès ton aurore,
Et tu n'auras pas de déclin !

Ce n'est point du trône qu'émane
La plus noble splendeur dont brillent les humains ;
Faut-il qu'un peuple se condamne
A n'être grand que par ses souverains ?
Les titres éclatans qu'il ne doit qu'à lui-même
Se perdront-ils toujours dans la grandeur suprême ?

Quand il combat encor pour assurer ses droits ,
Pour décider de la victoire ,
Qu'il affranchisse enfin sa gloire
De la dépendance des rois.

Pour égaler les splendeurs d'un autre âge
Est-ce à l'orgueil des grands qu'il faut avoir recours ?
Le Génie a paré des siècles d'esclavage ,
Mais il n'a plus besoin de la faveur des cours.

Cherchant des protecteurs de province en province
Les Muses ² autrefois moins libres de leur sort ;
Recevaient sans rougir les largesses du prince
Pour le flatter jusqu'à sa mort.

L'ingénieux MAROT ³ , racontant sa détresse ,
D'un maître amusait le loisir ,
Et près du roi retrouvait la richesse
Pour le prix d'un noble plaisir ;

Mais ce roi chevalier , qu'admiraient nos ancêtres ,
Que les Muses doivent bénir,
Pour sauver son ami de la fureur des prêtres ,
Était forcé de le bannir.

La liberté sourit aux accens de MALHERBE⁴ ;
Elle inspira ces chants où je vois le destin
Brisant des rois la couronne superbe
Et flétrissant le soir la rose du matin.

Quel est ce jeune roi qui donne à ses maitresses
Le spectacle flatteur d'amoureux carrousels ,
Et dont les brillantes faiblesses
Font naître des chants immortels ?

Quel est ce roi puissant qui fait trembler la terre ,
Parmi les souverains ne veut pas de rivaux ,
Qui rend de sa grandeur son siècle tributaire ,
Et brille sur le trône entouré de héros ?



C'est Louis, et moins grand qu'un siècle qui le vante,
Ce roi, qui de l'amour a reconnu les lois,
Dont le nom a rempli l'Europe d'épouvante,
Vivra par ses plaisirs comme par ses exploits.

Son regard seul rendait la Muse plus féconde;
Il voyait le génie éclore chaque jour,
Et les beaux vers naissaient pour célébrer sa cour
Et pour faire à jamais les délices du monde.

En vain l'enfant monarque avait vu Mazarin *
Dans son âme naissante étouffer le grand homme,
L'âme du vieux CORNEILLE avait retrouvé Rome
Et sauvé l'avenir du jeune souverain ⁵.

* « Louis XIV ne régnait pas encore quand ces amusemens occupaient l'oisiveté où le cardinal Mazarin, qui gouvernait despotiquement, le laissait languir. . . . Il se plaisait aux vers et aux romans qui, en peignant la galanterie et la grandeur, flattaient en secret son caractère ; il

MOLIÈRE , près du trône abritant son génie ,
Peignait l'homme de tous les rangs ;
RACINE de ses vers prodiguait l'harmonie ,
BOILEAU foulait aux pieds le nom des conquérans ,
Et consolant la liberté bannie ,
LA FONTAINE , en ses jeux , démasquait les tyrans.

Mais , silence ; écoutons !..... C'est la voix de VOLTAIRE ;
Il remplit à lui seul un siècle tout entier ;
Gloire , gloire à son nom ! c'est lui , qui le premier
Au joug du fanatisme a disputé la terre.
O grand homme ! un moment troublé par des forfaits ,
L'univers en délire accusa tes bienfaits ;
Des pontifes , brûlant d'une impuissante rage ,
Dans le sein des tombeaux t'ont prodigué l'outrage ;

lisait les tragédies de Corneille. Le roi fit plus de progrès dans cette école qu'il n'en avait fait dans les sciences, sous son précepteur l'abbé de Beaumont, depuis, archevêque de Paris. On ne lui avait presque rien appris. » (*Siècle de Louis XIV*, par VOLTAIRE.)

Après cent ans de gloire, on a vu tes écrits
Mis au rang des fléaux, indignement proscrits !
Mais l'éclat immortel de ton génie immense
Brave de ces clameurs la jalouse démence,
Pour ta gloire, qu'en vain leur fureur veut ternir,
Cent ans déjà passés ne sont point l'avenir ;
Elle doit traverser encor bien des orages
Pour triompher en paix dans le lointain des âges !

Ne restez point indifférens
Aux malheurs de votre patrie ,
Poètes que le peuple a vu naître en ses rangs ;
Et, si vous craignez l'infamie ,
Ne chantez jamais les tyrans.

Lorsque des factions éclatent les tempêtes,
La sanglante anarchie ordonne encor des fêtes ;
Mais quels chants faire entendre à la patrie en deuil ?
Aujourd'hui tout puissans, les vainqueurs pleins d'orgueil

Demain sur l'échafaud iront porter leurs têtes ;

Demain leurs noms seront flétris ;

Mais avant de tomber, poètes, leur colère

Punit votre silence et vos nobles mépris ,

Et déjà leur main sanguinaire

Augmente de vos noms la liste des proscrits.

Saluez par des vers votre dernière aurore ,

Saluez des rivaux..... que vous n'attendiez pas ;

Que de gloire un moment dévore !

Ces malheureux chantaient en marchant au trépas ,

La Muse de Racine *, accompagnant leurs pas ,

Au pied de l'échafaud leur souriait encore.

* Le jeune André Chénier et Roucher se rencontrèrent dans la charrette qui les conduisait à la mort , et s'embrassèrent en récitant la première scène de l'*Andromaque* de Racine :

Qui l'eût dit qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenterait d'abord Pilade aux yeux d'Oreste !

Inutiles forfaits, inutiles vertus !.....

Redoutables encor dans la terreur commune ,

Lorsque cinq plébéiens , monarques absolus ,

De la France indécise agitent la fortune ,

Un Conquérant paraît, et leur pouvoir n'est plus.

Toi , qui du monde entier avais changé la face ,

De tes exploits quel est le fruit ?

Tu n'as pas emporté dans l'éternelle nuit

Les sceptres qu'un moment a saisis ton audace ;

Tu fuis , ton pouvoir meurt ; tu meurs , ton ombre passe ,

Et ton nom n'est plus qu'un vain bruit.

Ce soldat couronné, qu'enivraient ses conquêtes ,

Dont le regard faisait pâlir les rois ,

Ne put arracher aux poètes

Des vers dignes de ses exploits.

Il appelait en vain les Muses à ses fêtes ,
Ses victoires n'ont pas inspiré les beaux vers
 Qui feront vivre sa mémoire ;
 Il ne les doit point à sa gloire ,
 Il ne les doit qu'à ses revers. ⁶

Dans l'avenir quel sera son partage ?
 Un poète l'a décidé * :
Heureux s'il eût des rois dédaigné l'héritage ,
 Et fait grâce au sang de Condé. ⁷

Et, si nous en croyons une Muse plus fière **,
Heureux si le héros, par l'orgueil emporté ,
 N'eût flétri sa splendeur guerrière
 En immolant la liberté! ⁸

* M. Lamartine , dans sa méditation intitulée *Bonaparte*.

** M. Casimir Delavigne , dans sa *Messéenne* intitulée *Napoléon*.

Les lauriers dont l'éclat dans l'avenir rayonne,
Qui meurent en un jour quand l'or vient les payer,
Qui ne meurent jamais quand la vertu les donne,
Du monarque éphémère ont laissé la couronne
Pour orner le tombeau de l'immortel guerrier.

Tu les a vus renaître *, ô ma belle patrie !
Le jour où , te livrant à l'horreur de tes maux ,
Tombait dès sa naissance une tige fletrie
Qui surchargeait ton sol du poids de ses rameaux.

Les flots d'une horde sauvage,
Impur torrent du nord , inondaient nos remparts ;
La douleur sur le front , quelques guerriers épars ,
Débris échappés du naufrage ,

* Les Messéniennes.

Cherchaient en vain leurs étendarts :
On osait nous parler de fers et d'esclavage.

Un cri soudain , parti du fond des cœurs ,
Glace l'ennemi d'épouvante :
Quoi ! la France est debout ! quoi ! la France est vivante ,
Et n'a pas dans son sein étouffé ses vainqueurs !.....

De l'étranger quand nous sommes la proie ,
Quels chants viennent frapper les airs ?
Dans le malheur public quels sont ces cris de joie ;
Quel esclave assez vil peut chanter dans les fers ?

Mais la patrie est délivrée ,
Et déjà son laurier commence à refleurir ,
Que le joug des tyrans cherche une autre contrée ,
France , jamais des fers ne pourront te flétrir !

Poètes, emportés dans ces flots d'allégresse,
Vous pouvez ajouter à la commune ivresse,
Mais n'oubliez jamais, devant la royauté,
Que le tableau le plus sublime
Est celui d'un roi magnanime
Sur l'empire des lois fondant la liberté !

Jamais l'or de la tyrannie
N'a payé les sons de ta voix ;
La bonté sur le trône inspire ton génie,
LAMARTINE *, chante les rois !

Et toi, fier et jaloux de ton indépendance,
Qui du peuple jamais n'as flatté les fureurs,
Qui fus l'ami de ses malheurs,
DELAVIGNE **, chante la France !

* Voir ci-après, *l'Influence de la poésie*. Liv. II.

** Voir *l'Épître à C. Delavigne*. Même liv.

Notre âge a vu grandir ton laurier triomphant,
Ses rameaux protecteurs s'étendent sur la Grèce;
Monarques, dont sa Muse éveille la mollesse,
Laissez-vous périr le peuple qu'il défend ?
Méritez de ses chants la noble récompense,
Aux vengeurs de la Grèce ils seront toujours chers ;
Car c'est la gloire qu'il dispense,
Et l'avenir lira ses vers.



Epilogue.

A UN GUERRIER,

QUI DEVAIT SECOURIR LA GRÈCE.

LA Grèce allait périr..... elle implorait les rois,

Et les rois gardaient le silence!

Quel est sur l'Océan ce guerrier qui s'élance!

L'humanité l'appelle, il accourt à sa voix.

Qu'on me laisse ignorer quel pays l'a vu naître.....

Ce n'est qu'à ses vertus que je veux le connaître.

O Grèce, c'est pour toi qu'il retourne aux combats;
Il a fait triompher dans un autre hémisphère

Cette fille de tes climats,
La liberté, qu'il ramène à sa mère.

Il quitte ses grandeurs pour lui servir d'appui,
Sur de nouvelles mers il porte la victoire,

Et croit qu'il a besoin de gloire
Tant qu'un peuple a besoin de lui.

Contre les oppresseurs quand le glaive étincelle,
Quand le Grec s'affranchit d'un joug ensanglanté,
Sans effrayer les rois, sans qu'un trône chancelle,
Ne peut-on prononcer le mot de liberté?

Redoutent-ils qu'en orages féconde
L'anarchie en fureur n'ébranle encor le monde?
Rassurez-vous, ô rois, instruits par tant de maux,
Les peuples, comme vous, ont besoin de repos!

Mais pour qui craignez-vous l'exemple de la Grèce?

Les fils ne peuvent-ils, sur ces bords glorieux,

Suivre les pas de leurs aïeux

Et reconquérir leur noblesse?

Noblesse des vertus, noblesse des talens,

Qu'un peuple tout entier partage,

Et qui lui donne en héritage

Des souvenirs de trois mille ans !

Avant que votre front portât le diadème,

Dans l'âge où la vertu, gravant ses traits vainqueurs,

Semble plus belle encor que le pouvoir suprême,

Quels modèles de gloire ont fait battre vos cœurs?.....

Et c'est la cause la plus sainte,

Et ce sont les enfans des héros immortels

A qui votre jeunesse élevait des autels,

Que vous abandonnez, qu'immole votre crainte!

Vous ne voulez plus voir en eux
Qu'un peuple coupable et rebelle,
Et vous, rois et chrétiens, lorsque leur sang ruisselle,
C'est pour les musulmans que vous formez des vœux !

Que vous importe le courage
De ces Grecs d'aujourd'hui, vaillans comme autrefois?...
Le Noir, avec de l'or, repoussant l'esclavage,
Sur un sol usurpé vit à l'abri des lois;
Haïti * voit enfin affanchir son rivage,

L'indépendance de Saint-Domingue, et les malheurs de la Grèce
abandonnée à la fureur des musulmans, nous rappellent involontaire-
ment ces vers :

Des Noirs on a brisé les fers,
Et ce sont les Blancs qu'on opprime !

CARIMB DELAVIGNE.

Et malgré ses malheurs, ses vertus, ses exploits,
Puni d'avoir encor rêvé des jours prospères,
Un peuple est immolé sur le sol de ses pères,
Parce qu'il n'a point d'or pour racheter ses droits!

Ah! d'un noble courroux que ton cœur se soulève,
Magnanime guerrier, qui t'éloignes du port!
Et si la Grèce un jour doit marchander son sort,
Fais pencher la balance en y jetant ton glaive.





Notes.



Notes.

Cham 1^{er} — La Grèce.

1. HOMÈRE. — Presque toutes les villes qui se disputaient la gloire d'avoir donné naissance à Homère, lui élevèrent des temples. M. de Châteaubriand, dans ses *Martyrs*, fait durer le culte qu'on rendit à ce poète jusqu'au temps de Dioclétien. « Sans le secours de cette fiction, peut-être assez heureuse en elle-même, j'aurais perdu, dit-il dans ses remarques, le charme et les grands

traits de la mythologie d'Homère. » Il ne prolonge, il est vrai, la divinité du poète que pour mieux la renverser; mais le génie d'Homère lui a résisté deux fois. La chrétienne ne l'emporte pas plus sur la prêtresse que le législateur des Hébreux sur le chantre d'Achille (*Génie du christianisme*). En voyant le supplice de Cymodocée dans les Martyrs, on est tenté de croire qu'elle est justement punie d'avoir abjuré non pas ses dieux, mais du moins le culte d'Homère.

2. PINDARE. — Dans l'antiquité, les prêtres ne persécutaient pas le génie; ils admettaient les poètes à leur table, et partageaient avec eux les prémices des sacrifices; telle fut du moins leur manière d'agir avec Pindare, et ce n'était pas trop payer ses chants qui attiraient une plus grande affluence aux solennités de Delphes; heureux temps où les rois n'obtenaient pas toujours la préférence sur des rivaux plébéiens dans les jeux olympiques, et où les poètes, remplaçant les pré-

dicateurs, vivaient également, de l'autel, du trône et du trésor public.

3. ESCHYLE. — « Il s'était trouvé, dit Racine dans la préface de *Bajazet*, à la bataille de Salamine et il s'était trouvé encore à la défaite des lieutenans de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon. Car Eschyle était homme de guerre, et il était frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse. »

4. SOPHOCLE, EURIPIDE. — « Sophocle baissa le ton de la tragédie et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictait à Eschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'âme des spectateurs. Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle comme ils devraient être; Euripide, tels qu'ils sont. Eschyle triompha treize fois aux jeux olympiques; Sophocle, dix-huit fois; et Euripide, cinq. »

(BARTH. *Voy. d'Anach.*)

5. LORD BYRON. — Comme poète, la Grèce antique n'aurait peut-être pas entièrement adopté lord Byron ; mais de grandes actions et de beaux vers naturalisent un étranger chez tous les peuples. Lord Byron savait imiter non-seulement les poètes grecs, mais encore les héros dont la postérité s'est retrouvée de nos jours, suivant l'heureuse expression d'un jeune écrivain ; il est allé mourir dans la patrie d'Homère et en a fait la sienne. Quoiqu'il n'ait point fini sa carrière sur un champ de bataille, il y a plus de poésie dans sa mort que dans celle de bien des guerriers, et son oraison funèbre, entreprise par tous les amis de l'humanité, vaudra celle de bien des rois.

Notes.

Chap. 2^e — Rome.

1. MUMMIUS, surnommé l'ACHAÏQUE. — Détruisit la ligue des Achéens par la prise de Corinthe; il enleva les statues, les tableaux et les meubles les plus précieux qui se trouvaient dans cette ville fameuse par ses richesses, et la réduisit en cendres. Il était tellement étranger aux arts, qu'ayant chargé un vaisseau de chefs-d'œuvre, il crut faire assez pour leur conser-

vation, en avertissant le pilote qu'il lui en ferait rendre de parcs s'ils venaient à périr dans le trajet. Cicéron loue sa probité et son désintéressement; il ne garda pour lui ni un tableau, ni une statue, ni un seul meuble précieux.

De notre temps, des généraux ont agi avec plus de discernement et d'humanité. L'offrande d'un tableau de grand maître les a souvent désarmés, et a sauvé plus d'une ville menacée du pillage. Leur galerie compte quelques chefs-d'œuvre de plus, et les peuples ont répandu quelques larmes de moins. Mettre une ville à feu et à sang, ravir à un peuple vaincu les chefs-d'œuvre des arts, a toujours été, à ce qu'il paraît, le droit du vainqueur, heureux quand il n'en use qu'à moitié.

2. ENNIUS. — Caton le Censeur, amena Ennius de Sardaigne à Rome, lui fit présent d'une maison située sur le Mont-Aventin, et mettait au-dessus de ses plus

beaux triomphes la gloire d'avoir donné un aussi grand poète à sa patrie. Scipion l'Africain avait une telle vénération pour Ennius qu'il voulut être déposé avec lui dans le même tombeau.

3. AUGUSTE. — « Établit l'ordre, c'est-à-dire une servitude durable : car dans un état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans borne d'un seul; et on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets. »

(MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains*.)

« L'idée que Virgile et Horace nous ont donnée d'Auguste, a effacé l'horreur de ses proscriptions; ils nous font aimer sa mémoire; ils ont fait, si j'ose le dire, illusion à toute la terre. Virgile ne devait pas donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme, tel qu'il soit. L'Arioste en parle avec bien plus de justice quand il dit, dans son admirable trente-cinquième chant :

Tyran de son pays et scélérat habile,
Il mit Pérouse en cendre et Rome dans les fers;
Mais il avait du goût, il se connut en vers :
Auguste au rang des dieux est placé par Virgile. »

VOLTAIRE. (Dict. phil.)

4. LUCAIN. — « Il fut le favori de Néron jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poésie, et le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitèrent tous deux était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer Lucain vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce règne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges que ce tyran démentit bientôt. Il força Sénèque à conspirer contre lui ; Lucain entra dans cette fameuse conspiration dont

la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Étant condamné à mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut en récitant des vers de sa Pharsale, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait. »

(VOLT. *Essai sur la poésie épique.*)

5.— La hache d'Attila règne sur l'univers.

« On vit, en moins de deux siècles, des barbares de noms et de races différentes, cavalier successivement et ravager la Thrace, la Pannonie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, enfin l'Italie et Rome elle-même. Ainsi ce vaste édifice, que la puissance romaine n'avait élevé qu'avec le secours des siècles, fut renversé dans ce court espace et détruit jusqu'en ses fondemens.

Partout où ces barbares marchèrent, leurs traces furent teintes de sang; ils massacrèrent et ravagèrent

tout ce qui se trouva sur leur passage; ils ne distinguèrent point le sacré du profane, et ne respectèrent ni le rang, ni le sexe, ni l'âge. Ce qui leur échappa dans les premières excursions, devint leur proie dans celles qui suivirent. Si l'on voulait fixer le période où le genre humain fut le plus misérable, il faudrait nommer celui-ci sans hésiter. Les écrivains contemporains qui ont eu le malheur d'être témoins de ces scènes de désolation et de carnage, ont de la peine à trouver des expressions assez énergiques pour en peindre toutes les horreurs. Ils donnent les noms de *fléau de Dieu*, de *destructeur des nations*, aux chefs les plus connus des barbares, et comparent les excès qu'ils commirent dans leurs conquêtes aux ravages des tremblemens de terre, des incendies et des déluges, calamités les plus redoutables et les plus funestes que l'imagination puisse concevoir. »

(ROBERTSON. *Introduction à l'Histoire de Charles-Quint.*)

Notes.

Cham 3^e. — L'Italie.

1 LE DANTE. — « Le chantre de l'enfer rendit des services importans à sa patrie, et des citoyens ingrats osèrent l'en bannir. « O mon peuple ! que t'ai-je fait ? » s'écriait-il ; et sa plainte touchante n'était pas écoutée. Une mélancolie terrible s'imprimait profondément dans son âme. Entouré de sinistres présages ; il s'institua l'inter-

prête des volontés suprêmes; il tira de sa lyre des sons inconnus jusqu'alors. Ses hymnes prophétiques perçaient la nuit des tombeaux, et dévoilaient aux coupables l'avenir qui les attendait au-delà du trépas; il montrait, comme le dit Rivarol, la main de Dieu au festin de Balthazar, et l'indignation fut la muse de cet autre Juvénal. Le Dante ayant perdu sans retour l'espoir de rentrer dans sa patrie, se retira à Ravenne où il trouva un asile et les bienfaits du prince Guido de Polente. L'auteur de la *Divina Commedia*, persécuté pendant sa vie, fut honoré après sa mort. Le sénat de Florence envoya des députations à son petit-fils; trois papes acceptèrent la dédicace de son poème, et des orateurs en expliquaient publiquement les beautés à des auditeurs avides de les entendre. » (*Par l'un de ses traducteurs.*)

2. L'ARIOSTE. — « Si l'on veut mettre sans préjugé dans la balance l'*Odyssée* d'Homère avec le *Roland* de l'Arioste, l'italien l'emporte à tous égards. Tous deux

ayant le même défaut , l'intempérance de l'imagination ; l'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines , par une connaissance si approfondie du cœur humain , par les grâces du comique, qui succèdent sans cesse à des traits terribles , enfin par des beautés si innombrables en tout genre , qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable. » (VOLTAIRE.)

Le Pape Léon X publia une bulle en faveur de l'*Orlando Furioso* , et déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poème. On voit par la note précédente , et comme il le dit lui-même , que Voltaire n'a pas voulu encourir l'excommunication.

3. LE TASSE. — « Sans patrie , sans bien , sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talens; plaint , mais négligé par ceux qu'il appelait ses amis , il souffrit l'exil , la prison , la plus extrême pauvreté , la faim même. Il s'enfuit de Ferrare , où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à

•

pied , couvert de haillons , depuis Ferrare jusqu'à Sorrento , dans le royaume de Naples , trouver une sœur qu'il y avait , et dont il espérait quelque secours , mais dont probablement il n'en reçut point , puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare , où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste , et le rejeta dans des maladies violentes et longues qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Sa gloire poétique , cette consolation imaginaire des malheurs réels , fut attaquée de tous côtés. Enfin , après vingt années , l'envie fut lasse de l'opprimer : on lui offrit des honneurs et de la fortune ; mais ce ne fut que lorsque son esprit , fatigué d'une suite de malheurs si longue , était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le pape Clément VII , qui , dans une congrégation de cardinaux , avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre qui paraît ridicule au-



jourd'hui, surtout en France, et qui était alors très sérieuse et très honorable en Italie; mais, comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à son triomphe.» (VOLTAIRE, *Essai sur la poésie épique.*)

« Une centaine d'artistes en tout genre a formé ce beau siècle que les Italiens appellent le *seicento*; plusieurs de ces grands hommes ont été malheureux et persécutés. La postérité les venge : leur siècle, comme tous les autres, produisit des crimes et des calamités; mais il a sur les autres siècles la supériorité que ces rares génies lui ont donnée. C'est ce qui arriva dans l'âge qui produisit les Sophocle et les Démosthènes, dans celui qui fit naître les Cicéron et les Virgile. Ces hommes, qui sont les précepteurs de tous les temps, n'ont pas empêché qu'Alexandre n'ait tué Clitus, et qu'Auguste n'ait signé les proscriptions. Racine, Corneille et La Fontaine n'ont certainement pu empêcher que Louis XIV

n'ait commis de très grandes fautes. Les crimes et les malheurs ont été de tous les temps, et il n'y a que quatre siècles pour les beaux-arts. Les arts n'ont jamais nui aux mœurs; ils sont nés malgré la méchanceté des hommes, et ils ont adouci jusqu'aux mœurs des tyrans. »

(VOLTAIRE, *Essai sur les Mœurs.*)

Notes.

Chant 4^e. — La France.

1. — Cette liberté me semble avoir été admirablement définie par M. Casimir Delavigne, dans sa troisième *Messénienne*.

Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
Libres et dépendans, offrent au rang suprême
Un rempart contre nous, un frein contre lui-même.

Et à la fin de cette même pièce où domine une raison forte et profonde, et où la poésie plus grave n'en est pas moins belle.

O rois, pour commander, obéissez aux lois;
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois!

2.— « Les troubadours qui couraient le monde en chantant l'amour et les dames, furent honorés et recherchés. Leur profession eut bientôt tant d'éclat et d'avantages, les femmes toujours sensibles à la louange, traitèrent si bien ceux qui la dispensaient, que des souverains se glorifièrent du titre et même du métier de troubadour. Ils fleurirent jusqu'au quatorzième siècle : ce fut là le terme de leurs prospérités. Ils s'étaient fort corrompus en se multipliant, et tombèrent dans le diseredit. »

(LA HARPE, *Cours de littérature.*)

Les grands seigneurs s'honorent quelquefois en voulant devenir poètes, les poètes se déshonorent presque toujours

en voulant devenir grands seigneurs, ce qui justifie, je crois, ce mot de l'auteur de la *Métromanie*: *Puisque les titres sont connus, je passe le premier*. Il a été dit plus sérieusement que les poètes avaient perdu leur pouvoir

Du jour qu'ils ont changé leurs parures modestes
Contre quelques lambeaux de la pourpre des grands.

3. MAROT. — « Le nom de Marot est la première époque vraiment remarquable dans l'histoire de notre poésie, bien plus par le talent qui brille dans ses ouvrages et qui lui est particulier, que par les progrès qu'il fit faire à notre versification, progrès qui furent très lents et très peu sensibles depuis lui jusqu'à Malherbe.

On sait quel éclat firent, à la cour de François I^{er}, les intrigues de Marot avec Diane de Poitiers et avec Marguerite de Valois. Ces noms-là font honneur à la poésie et au poète qui élevait si haut ses hommages.

Accusé de favoriser les nouvelles opinions des Réformés, Marot fut jeté en prison et subit un procès criminel, en l'absence de François I^{er} qui l'aimait et le protégeait, et qui, alors, était prisonnier en Espagne. Il fut mis en liberté par un ordre exprès du roi qu'il avait sollicité en langage poétique. Marguerite de Valois, dont il était valet-de-chambre, le servit beaucoup en cette occasion. La reconnaissance dans un cœur tendre devient bientôt de l'amour, et celui de Marot éclata d'autant plus qu'il fut très bien accueilli; nous avons encore des vers de cette princesse, adressés à Marot, qui dut en être content.

Le chef-d'œuvre de Marot dans le genre de l'épître est celle où il raconte à François I^{er} comment il a été volé par son valet qui, dans cette occasion,

N'oublia rien, fors à lui dire adieu.

Marot eut souvent besoin de la libéralité et de la

protection de son maître. Il fut plusieurs fois obligé de sortir de France, et mourut enfin hors de sa patrie, après une vie aussi agitée que celle du Tasse. »

(LA HARPE. *Cours de littérature.*)

4. MALHERBE. — Après un temps orageux où toutes les passions humaines déchaînées, avaient fait de la France entière un théâtre de carnage et de discorde, où le peuple combattait pour la liberté, où les prêtres et les grands l'égarèrent par le fanatisme pour le ramener à la servitude ; Henri IV régna. Malherbe, à sa cour, conserva un reste de cette fierté républicaine qui ne fut entièrement abattue que sous Louis XIV. Une princesse de Condé étant accouchée de deux enfans morts, un conseiller du parlement de Provence regretta beaucoup la perte que l'État faisait de deux princes du sang : « Ah ! Monsicur, lui dit Malherbe, consolez-vous, vous ne manquerez jamais de maître. » Voilà ce que rapporte un de ses éditeurs ; mais on peut lire dans

ses œuvres quelques passages où l'on trouve au moins autant d'indépendance que dans les poètes de nos jours; voyez quand il parle de la grandeur périssable des rois :

Comme ils n'ont plus de sceptre , ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux , d'une chute commune ,
Tous ceux que la fortune
Faisait leurs serviteurs.

Et dans sa dernière ode, quand il parle de lui-même :

. Et mon front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

5. — Tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV, sous un roi absolu, ont pressenti la liberté. Quelques traits isolés de leur vie et de leurs ouvrages appar-

tiennent aux mœurs du temps, mais les bienfaits de leur génie appartiennent à tous les siècles. Il y a plus que l'avvenir d'un jeune roi dans les tragédies de Corneille. Il y a plus que des portraits de contemporains dans les comédies de Molière. Racine a flatté Louis XIV, mais il ne faut pas oublier la cause de sa disgrâce; c'était le peuple qu'il défendait dans cette pétition adressée au Monarque, sur la demande de madame de Maintenon. Boileau a flatté Louis XIV, mais il a dit quelques vérités sur les conquérans; et le bon La Fontaine, qui a aussi flatté Louis XIV, et qui n'eut jamais part à ses faveurs, peignit la tyrannie dans ses fables, comme Molière démasqua l'hypocrisie dans ses comédies; chez l'un comme chez l'autre

« Le portrait a souvent fait pâlir le modèle. »

6. NAROLÉON. — « Telle est la profondeur de sa chute ,

qu'il est entré déjà dans la postérité, disait M. Villemain, en 1821; exposée, du milieu de cette vie, à l'impartialité de l'histoire, il encourt l'espèce d'affront d'être jugé sans faveur et sans haine par l'univers que sa gloire désastreuse a si long-temps agité.... Son ardente activité embrassait tout pour tout envahir. Génie *corrupteur*, il avait cependant rétabli les autels; funeste génie, élevé par la guerre et devant tomber par la guerre, il avait pénétré d'un coup-d'œil l'importance du rôle de législateur. Il s'en était rapidement emparé dans l'intervalle de deux victoires; et dès lors, au bruit des armes, il allait exhausser son despotisme sur les bases de la société qu'il avait raffermies.... Quatre années s'écoulèrent à peine, qu'un grand crime vint souiller cette puissance nouvelle, et marquer d'une tache ineffaçable le diadème qu'elle se hâtait de saisir. »

(*Discours de réception.*)

7 — Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois mêmes.

quelle gloire eût été la sienne, dit M. de Lamartine, s'il eût rendu le trône qu'il avait conquis.

La gloire efface tout ! . . . tout , excepté le crime ;
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime :
Un jeune homme , un héros , de sang pur inondé !
Le flot qui l'apportait , passait , passait sans cesse ,
Et toujours en passant , la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.

Mémoir. III^e (Bonaparte.)

8. — Tu régnerais encor, si tu l'avais voulu.

Fils de la Liberté , tu détrônas ta mère.

Armé contre ses droits d'un pouvoir éphémère ,

Tu croyais l'aceabler , tu l'avais résolu ;

Mais le tombeau creusé pour elle

Dévore tôt ou tard le monarque absolu :

Un tyran tombe ou meurt , seule elle est immortelle !

C. DELAVIGNE.

« La première pensée du monarque fut pour elle (la liberté) ; nous la verrons à l'ombre de cette puissance auguste , ouvrir une plus noble carrière aux travaux de

l'imagination. Affranchie de ses entraves, puisse-t-elle répondre à ce bienfait d'un petit-fils de Louis XIV, par quelques-uns de ces immortels ouvrages, non moins glorieux au génie qui les enfante qu'au prince assez grand pour en jouir et les protéger. »

(*Id. Discours de réception.*)

FIN DES NOTES.



Poésies.

LIVRE PREMIER.



Élégies.

Le Retour des Fleurs.

BEAUX jours, gardez-vous de paraître ;
Roses, craignez de refleurir :
Au moment où vous allez naître
La jeune fille va mourir.
Son mal est encore un mystère ;
On n'a pas vu couler ses pleurs ;
Et le cœur même de sa mère
N'a pu deviner ses douleurs.

Pauvre mère!..... De leur haleine
Les Zéphirs parfument les champs,
Et le jeune oiseau, dans la plaine,
Fait entendre ses premiers chants.

- « Oiseaux, qui, durant la froidure,
- « Accouriez sans crainte à ma voix,
- « Ma main, pour la dernière fois,
- « Vient vous donner la nourriture.
- « Chantez; moi, je meurs sans murmure;
- « Dès leur printemps mes jours flétris,
- « Mes jours seuls ne sont pas compris
- « Dans le réveil de la nature.
- « C'en est fait..... le deuil des hivers
- « Ne doit plus prolonger ma vie,
- « Toute espérance m'est ravie,
- « Et les arbres sont déjà verts.
- « Jeunes fleurs, hâtez-vous d'éclore,

- « Non plus pour briller un instant
« Sur ce front qui se décolore ,
« Mais sur la tombe qui m'attend.
« Ma mère détourne, en silence ,
« Ses tristes regards du chemin
« Où votre tige se balance ;
« Aurait-elle appris que demain
« Ces dons que vous m'offrez encore ,
« Seront, au lever de l'aurore ,
« Moissonnés par une autre main !
« Sans moi, mes compagnes fidèles
« Près de vous reviendront s'asseoir ,
« Fleurs que j'aimais, croissez pour elles ,
« Et vivez du moins jusqu'au soir !
« De ma demeure abandonnée
« Passez dans leur riant séjour ,
« Et puissiez-vous briller un jour
« Dans leurs guirlandes d'hyménée ! »

Sa voix s'éteint en ces adieux
Sans trahir sa douleur profonde.
Le Soleil ranime le monde
Et poursuit son cours radieux;
Les bois se couronnent d'ombrage,
Déjà l'été, dans sa splendeur,
A livré son épais feuillage
Au fer tranchant de l'émondeur;
Et transfuge de la charmille,
Moins timide, le passereau,
Rassemblant sa tendre famille,
S'envole aux branches de l'ormeau.....
Depuis long-temps la jeune fille
A dit son secret au tombeau.



96

EDMON.

Élégie.

DÉJA brillait le jour, où le cœur maternel
Jouit avec transport des succès de l'enfance,
Où, donné par l'étude, un laurier solennel
Couronne des talens la première espérance.

Des palmes du collège ornant son front vainqueur,
Edmon, dans ces momens de bonheur et de gloire,
Ne voyait que sa mère, et c'était sur son cœur,
Qu'il courait déposer le prix de la victoire!
Quels triomphes nouveaux doit éclairer ce jour,
Dont tant de fois sa mère a béni le retour!...

Un vaste amphithéâtre, où la foule s'empresse,
De ses jeunes rivaux reçoit l'essaim joyeux;
Remplis d'un même espoir, leur touchante allégresse
Passe dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.
Les vainqueurs sont nommés.... La fanfare éclatante
A doublé les transports d'une jeunesse ardente.

Le nom d'Edmon est prononcé!
Les regards inquiets le cherchent.... Qui l'arrête!
Quoi! ce jeune vainqueur ne s'est pas élancé
Vers le laurier chéri qui doit parer sa tête?

Enfin on l'aperçoit.... il s'avance à pas lents;
Tous les rangs devant lui s'ouvrent pour son passage,
Lorsqu'il reçoit le prix qu'on réserve aux talents,
Ses deux mains couvrent son visage;
On le voit chanceler sur ses genoux tremblans.¹



De la foule qui l'environne
Il évite bientôt le regard curieux,
Dans l'asile des morts, pâle, silencieux,
Il va sur un tombeau déposer sa couronne.
Vous, qui l'avez suivi, vous avez entendu
Ce langage muet d'une douleur amère :
Du triomphe pour lui tout le charme est perdu ;
L'infortuné n'a plus de mère !



ÉLÉGIE.

LIEUX immortalisés par le chant des poètes,
Bois, fontaines, bocages verts,
De la muse aimables retraites,
Détruites par le temps, vous vivez dans leurs vers !

L'amant de Laure a célébré Vacluse,
A peine on reconnaît ce fortuné séjour ;
Sa muse en fait encor l'asile de l'amour.
Les eaux que chante Horace et qu'épanchait Blanduse
N'arrosent plus le sol romain ;

Le voyageur les cherche et les demande en vain
Au pâtre qui sourit de l'erreur qui l'abuse ;

Horace y passa d'heureux jours :

De cette fontaine fameuse

C'est en vain que le temps a suspendu le cours ;

Ranimant son onde écumeuse,

Ses vers harmonieux la font couler toujours.

O toi ! qui méritais de n'être point obscure,

Simple fontaine, où, dès mes premiers ans,

Je venais admirer le cristal d'une eau pure,

Si la douleur n'attristait pas mes chants,

Mes vers s'embelliraient, pour célébrer ta gloire,

Des plus doux souvenirs que m'offre ma mémoire ;

Mais il faudrait penser que vers tes bords chéris

Je ne conduirai plus le meilleur des amis,

Et mes pleurs troubleraient ton onde solitaire !

Hélas ! s'il fût resté plus long-temps sur la terre,

S'il eût eu plus de jours ; moi, plus de jours heureux !

C'est lui dont la muse légère

Aurait peint notre cœur et retracé nos jeux.

Déjà d'autres plaisirs, doux besoins d'un autre âge,

Nous faisaient chérir ta fraîcheur ;

D'un riant avenir nous nous tracions l'image :

Mais tous ces instans de bonheur

Que l'amitié créait dans un songe enchanteur ,

Nous ne les avons vus que sous le vert feuillage

Du chêne qui te prête un poétique ombrage !

Lorsque je contemplais tes eaux

Qui, commençant à peine une rapide course ,

Arrosent quelques fleurs , et, non loin de leur source ,

Se perdent près de ces coteaux ;

Songeant à notre court passage



Sur cette terre de douceurs,
Je sentais de mes yeux s'échapper quelques pleurs,
Sans que rien me troublât d'un plus triste présage !
Et cependant la fleur qui ne vit qu'un matin,
L'onde pure qui la fait naître
Et qu'on voit bientôt disparaître,
Et mon ami, devaient avoir même destin !

Peu de mots feront son histoire :
A dix-huit ans il entrevit l'amour,
Sourit à l'amitié, s'élança vers la gloire,
Et digne de tons trois disparut sans retour !

Sur le point d'expirer il me remit sa lyre;
Elle eût entre ses mains éternisé tes bords.
Ne l'attends pas de moi ; tous les sons que j'en tire
Forment de douloureux, non d'immortels accords.

Des coups d'un sort cruel je n'ai plus rien à craindre ;
L'homme dont le génie est tout dans l'amitié
Quand il perd son ami doit mourir oublié !
Contemple mon destin et cesse de te plaindre :
Je suis obscur ainsi que toi ;
Ma vie, à peine à son aurore ,
S'éteint sans me causer d'effroi ,
Et tes eaux couleront encore
Qu'on ne parlera plus de mes vers ni de moi.



Stances.

STANCES A M. M*****.

Sur les exilés de l'Institut.

LAISSONS tous ces flatteurs, l'opprobre de Permesse,
Au char de la fortune enchaîner leur bassesse
Et mourir oubliés sur des lauriers flétris;
L'enfant de l'Hélicon, loin d'obtenir la gloire,
S'avilit en cherchant le temple de mémoire
Aux lieux où la puissance élève ses lambris.



Au caprice des grands s'il court vendre sa lyre ,
La Muse, le frappant d'un stérile délire ,
Lui retire à jamais ses sublimes transports.
Mais s'il offre un cœur pur au dieu de l'harmonie ,
Il peut chanter le sage , au séjour du génie ,
Et la vertu sourit à ses libres accords.

Nuit des siècles passés, qui dissipe tes ombres ?
Mes regards étonnés percent les voiles sombres
Où se dérobe en vain l'obscur antiquité.
Heureux , qui , se formant dans le sein de l'étude ,
De fertiles loisirs une douce habitude ,
Ariste , comme toi , brave l'adversité !

Sous les coups redoublés de la foudre qui gronde
Les cieux tremblent frappés d'une terreur profonde ;
Le souverain des dieux a rendu ses décrets.

Apollon exilé fuit le séjour céleste ;
Il n'a plus ses honneurs, mais sa lyre lui reste,
Il retrouve le Pinde au milieu des forêts.

On lui rendit bientôt le char de la lumière ,
Lorsqu'oubliant les cieux dans une humble chaumière
Il sut de son exil rendre les dieux jaloux.
Dieux de la terre, Rois, l'avenir vous contemple,
La Muse pour ses fils vous redemande un temple ;
Leur immortalité doit rejaillir sur vous.

D'une aveugle rigueur craignez la suite amère ;
Le ecreueil va borner votre règne éphémère
Et tout votre pouvoir avec vous doit finir ;
Plus absolus que vous dans le sein de la tombe,
Leur empire s'élève où le vôtre succombe ,
Et leur règne est sans fin dans l'immense avenir.

A la postérité , qui sur vous l'interroge ,
Leur ombre dicte encor ou le blâme ou l'éloge ,
O Rois, épargnez-vous des regrets superflus ;
Pourquoi de vos arrêts l'injuste violence
Punirait-elle en eux un vertueux silence?...
Soyez bons, soyez grands ; ils ne se tairont plus.

Mais le cœur de nos Rois n'a qu'un jour de colère ;
Ils rendront au génie un appui tutélaire ,
Leur clémence craindra de pardonner trop tard.
Ils ne puniront pas ceux qu'ils doivent absoudre ,
Et sur ses cheveux blancs, des éclats de leur foudre,
Ils n'iront point frapper les lauriers d'un vieillard.

Stances

A MADAME MONGEZ.

FEMMES, nos soins jaloux vainement à votre âme
Refusaient le génie, interdisaient la flamme
De tous ces arts divins qui charment l'univers ;
Des talens de Mongez notre siècle s'honore,
Le Pinde a répété les accens de Valmore,
Et bientôt tous les cœurs ont retenu ses vers.

Fille heureuse des arts, sous tes doigts, la peinture,
Par sa douce magie égalant la nature,

Anime ses tableaux de vivantes couleurs ;
Que Mars vole aux combats , ou qu'Adonis expire ;
Toujours belle , Vénus , dont la douleur t'inspire ,
Deux fois à tes pinceaux a confié ses pleurs. *

Je descends , avec toi , chez le peuple des ombres....
J'entends la voix d'Orphée **, en ces demeures sombres
Où ses chants vont fléchir le tyran des enfers.
Le bruit des fouets sanglans , les cris , les voix plaintives
Ne font plus retentir les infernales rives ,
Et l'Erèbe en silence écoute ses concerts.

Ce n'est point par des chants qu'un guerrier magnanime
Sait disputer aux dieux les jours de leur victime ;
Mais Persée , en tes mains , le fer reste impuissant...

* La mort d'Adonis , le départ de Mars ; tableaux de madame Mongez.

** La descente d'Orphée aux Enfers

La tête de Méduse a remplacé le glaive ;
Andromède * est sauvée... il s'élance, l'enlève
Loin des flots où le monstre expire en rugissant.

Éthéocle frémit **.... ta ruine est prochaine ;
Sous les remparts de Thèbe, assemblés par la haine,
Contre toi sept guerriers ont invoqué les dieux.
Du sang d'un sacrifice ils ont rougi la terre,
Et leurs glaives unis au glaive de ton frère
Brûlent de se plonger dans ton sang odieux.

Thèbes, rassure-toi.... le cruel Polynice,
Jure en vain d'accomplir le fatal sacrifice
Au sein de tes remparts de carnage fumans ;
Les dieux n'ont pas voulu d'un encens parricide ;

* Persée et Andromède.

** Le serment des sept chefs devant Thèbes.

Mais, au refus des dieux, la sanglante Euménide
Seule dans les enfers a reçu leurs sermens.

Poursuis, Mongez, poursuis, c'est toi qui la première
Agrandis pour ton sexe une noble carrière;
Charme, étonne à-la-fois notre âme et nos regards.
De nos peintres fameux marche l'heureuse égale,
Je les vois, couronnant le front de leur rivale,
Partager avec toi le sceptre des beaux-arts.

Assez grande déjà, pour exciter l'envie,
Ta gloire est bien à toi, Mongez, et ton génie
N'a dérobé qu'au ciel les héros et les dieux.
O Grèce, comme toi, nous avons des Apelles,
Et la France, féconde en palmes immortelles,
Joint le nom d'une femme à leurs noms glorieux.



Stances

A. M. GUÉRIN.

LA Peinture à la poésie
Emprunte des traits immortels ;
Divinités sans jalousie,
Elles ont uni leurs autels.
Qui sut enrichir sa palette
Des nobles récits du poète,
Du poète devient l'égal ;
Le chantre et le peintre d'Enée

•

Ont ravi notre âme étonnée,
Et Virgile trouve un rival.

Sur le faux Ascagne penchée,
Didon l'approche de son sein ;
Et de la bague de Siché
L'enfant médite le larcin :
Sous ses doigts déjà l'anneau glisse,
Reine, il sourit avec malice,
A ton languissant abandon !
Encore un moment... et le traître,
De la bague devenu maître,
Sera le maître de Didon !

Jamais, du fond d'un mausolée,
Les mânes plaintifs de l'époux
Contre sa veuve consolée
N'ont fait éclater de courroux ;

Aux regrets il faut mettre un terme ;
Sous la tombe qui le renferme
D'un mari se perdent les droits.
Crains-tu le feu qui te dévore ?
Didon, tu peux aimer encore :
Ce n'est pas trop d'aimer deux fois !

Ta résistance est inutile,
L'amour te range sous sa loi ;
Guérin conspire avec Virgile
Pour te faire aimer malgré toi.
Ne rougis donc plus d'être amante ;
L'erreur d'une femme charmante
Ne doit point trouver de censeur ;
Mais s'il en est un pour la tienne,
S'il ose t'accuser... qu'il vienne...
Il sera séduit par ta sœur.

J'aime la reine de Carthage ;
J'aime ses traits majestueux ;
Mais sa sœur me plaît davantage *.
Que son air est voluptueux !
Que de grâce dans son sourire !
Que de finesse !... elle respire...
Près d'elle on voudrait s'élancer !
Guérin à Virgile est fidèle ;
Mais en surpassant son modèle
Lui seul a pu se surpasser.

Ah ! si, conquérant légitime
De tant de chefs-d'œuvre divers ,
Des traits dont la toile s'anime
Je pouvais animer mes vers !

* Une préférence n'est pas un jugement : les deux sœurs sont ravissantes.

Je pénétrerais dans l'asile
Où, montrant Sextus immobile,
Guérin le livre aux coups du sort,
Et place, ô scène déchirante !
A ses pieds sa fille mourante,
Sa femme sur son lit de mort.

Je montrerais le regard sombre,
La pâleur, les traits abattus,
Et le visage voilé d'ombre,
Et le désespoir de Sextus.
Je ferais voir la main glacée
Qui, dans la sienne entrelacée,
Semble unir la mort aux douleurs.
Ou bien, avec la jeune Aurore,
Mes vers sur l'amant qu'elle adore
Se plairaient à jeter des fleurs.

J'ai tracé l'image riante
Que le pinceau sut embellir;
Devant une scène effrayante
Verra-t-on mon âme faiblir ?
Et verra-t-on la poésie,
Sombre et d'épouvante saisie,
Comme moi tressaillir d'horreur ?
Clytemnestre s'offre à ma vue;
Et déjà ma muse éperdue
N'ose contempler sa fureur.

A sa main qui tremble et se glace
Le poignard est près d'échapper;
Égisthe en vain montre la place
Où sa complice doit frapper;
Clytemnestre à l'effroi succombe;
Près du forfait son bras retombe...

Il la soutient... cruels efforts !
En voyant l'auguste victime ,
Avant de commettre le crime ,
Elle en a senti les remords *.

Quelle main hardie et savante
Répandit sur les sombres traits
D'une Clytemnestre vivante
L'horreur de magiques reflets ?
Et, prenant Sophocle pour guide ,
A peint la fureur homicide

* On a dit de M. Guérin qu'il était un de nos peintres les plus *spirituels*; mais il me semble qu'il y a plus que de l'esprit dans les tableaux de *Phèdre et Hyppolite*, de *Sextus* et de *Clytemnestre*; tout est grand, simple et profond dans ces ouvrages qui font naître dans l'âme des spectateurs plus de pensées qu'il n'en a fallu à l'artiste pour les créer. C'est à force d'esprit et de profondeur que, sans sortir de l'unité d'un sujet, le peintre double l'effet de ses compositions, et parvient au comble de son art.

De l'épouse d'Agamemnon ?
La même qui, devant Thésée,
Montra l'innocence accusée,
La même qui peignit Didon!



*Stances Familiales.***LE BEAU JOUR.**

DES feux du jour naissant l'horizon se colore ;
Le rossignol prélude à de nouveaux concerts,
Tout renaît ; et les fleurs , qui commencent d'éclorre ,
De leurs premiers parfums ont embaumé les airs.

A l'aspect d'un beau jour le vieillard sent renaître
Cette douce gaité qui bannit les douleurs.

L'esclave moins timide ose aborder son maître,
Et les infortunés répandent moins de pleurs.

La Vierge, dont le front d'espérance rayonne,
De la saison des fleurs bénissant le retour.
Riche de ses présens, va former la couronne
Qui pare l'innocence et qu'effeuille l'amour.

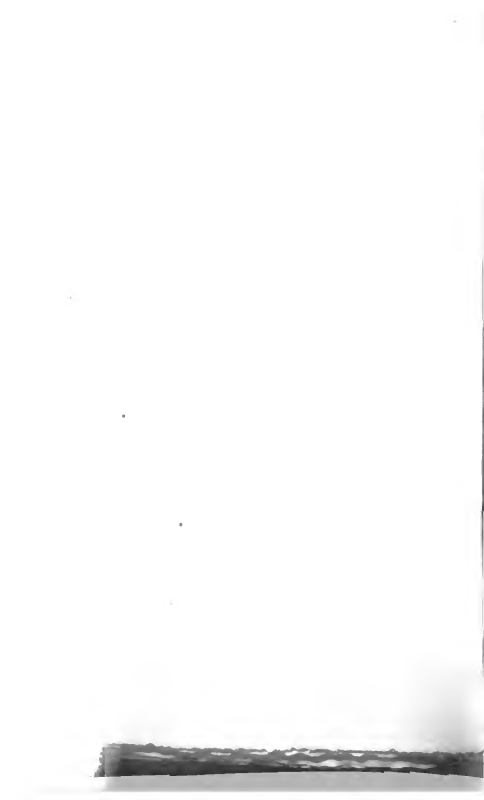
Le mortel qui n'a point d'ami qui lui réponde
Croit épancher ses maux en regardant les cieux.
Et sent, lorsqu'un beau jour vient consoler le monde,
Qu'il n'est pas oublié dans les bienfaits des dieux.

A l'univers entier leur bonté se révèle,
L'homme voit de leurs dons s'embellir son séjour;
Mais que me font les fleurs de la saison nouvelle,
Les clartés d'un beau ciel et les feux d'un beau jour ?



Tu m'inondes en vain de tes flots de lumière,
Soleil, mes yeux n'ont plus de plaisir à te voir ;
Mon amour t'en conjure, achève ta carrière....
Pour voler à ses pieds, je n'attends que le soir !





L'HIVER.

Lx pâtre a fui ses monts envahis par la neige ;
L'Aquilon règne seul sur leurs sommets déserts ,
Et de l'arbre isolé que sa fureur assiège
Les débris volent dans les airs.

Les ruisseaux , enchaînés sous la glace immobile,
N'attirent plus au bruit qui révélait leurs eaux.
Et le nocher maudit la saison qui l'exile
Des mers où voguaient ses vaisseaux.

Pour moi , près du foyer où la flamme pétille,
Dans le sein des frimats, je retrouve l'été ;
Je compte mes amis , je compte ma famille,
Et l'hiver ne m'a rien ôté !

Un vin , plus vieux que moi , brille dans notre verre.
Que ce dernier flacon reçoive nos adieux ;
Goûtons en le vidant tous les biens de la terre,
Abandonnons le reste aux dieux.

Dans les décrets du sort ne cherchons pas à lire.
Vivons pour aujourd'hui ; chers amis , d'une main
Nous tenons du falerne , et de l'autre , une lyre,
Devons-nous songer à demain ?



LA VENGEANCE.

Les accens douloureux d'une voix suppliante
Ont été sans pouvoir sur un cœur sans pitié ;
Je n'ai trouvé dans toi qu'une âme défiante
Qu'intimidait l'amour , qu'alarmait l'amitié.

Tu reviens ; ne crois pas que l'amour , dans mon âme ,
Se laisse à ton aspect enchaîner par l'effroi ;
Un seul espoir me reste , un seul desir m'enflamme ,
C'est le desir affreux de me venger de toi.

Me venger ! et de toi ! quelle faiblesse étrange
Vient agiter mes sens et m'arracher des pleurs ?
Me venger !... je le sais, malheureux qui se venge ,
Plus malheureux cent fois qui souffre ses douleurs !

L'amant le plus soumis , l'amant le plus timide
Que tu faisais trembler d'un seul mot de courroux ;
Devenu tout-à-coup dissimulé , perfide ,
Frémira de vengeance en pressant tes genoux.

Tu voudras , mais en vain , m'attendrir par tes larmes ;
Tu voudras , mais en vain , t'échapper de mes bras ;
Les voiles envieux qui défendent tes charmes
De mes ardens baisers ne les sauveront pas.

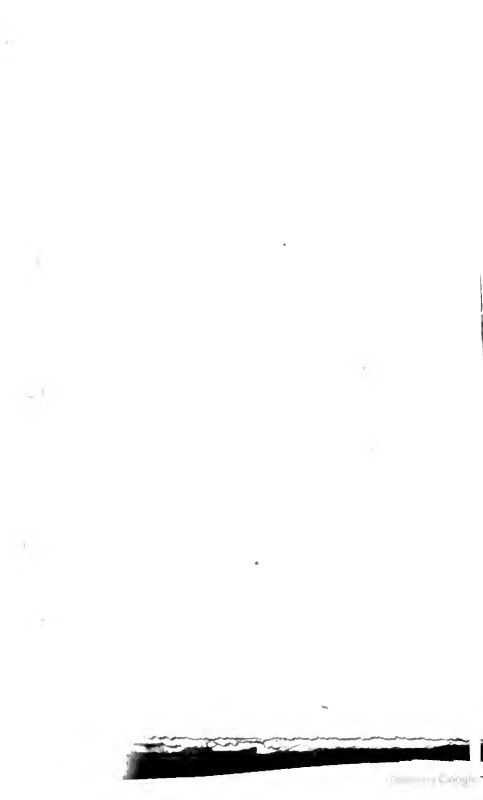
Ma bouche fermera ta bouche frémissante ;
J'étoufferai tes cris dans mes embrassemens ;

J'enflammerai tes sens d'une ardeur dévorante ,
Et tu sauras enfin quels furent mes tourmens.

Oui , je te vois déjà tremblante , échevelée ,
En reproches amers éclater contre moi.
Crois-tu qu'un seul instant mon âme en soit troublée ?
Les remords... les remords ne seront que pour toi.

Absente , un an entier , la cruelle m'oublie ;
Mes douleurs , mes tourmens , mes cris sont superflus.
Rappelle tes dédains , romps le nœud qui nous lie ,
Cruelle , maintenant tu ne m'oublieras plus !





Épîtres Familiales.

ÉPÎTRE A UNE JOLIE FEMME.

ESTELLE, ne crois pas que ta froideur m'irrite:
Mes soins n'ont pu te plaire..... et je t'en félicite.
De tes piquans attraits devenu possesseur,
Tu n'aurais vu dans moi qu'un rigoureux censeur;

J'eusse trouvé partout mille sujets de blâme.

Sauvage usurpateur des droits de l'amitié,
J'aurais de cent façons tyrannisé ton âme,
Et ma franchise altière eût été sans pitié
Pour ces jolis défauts dont se pare une femme.

De ces adorateurs qui profanent l'amour,
Mon amour ombrageux eût dépeuplé ta cour.
Pour rendre mon Estelle une femme achevée,
Essayant de changer ses traits,
Ma bizarre humeur l'eût privée
De la moitié de ses attraits.

Ton aimable abandon aurait bientôt fait place
Au timide maintien d'une gauche pudeur.
D'un air embarrassé j'aime assez la fadeur;
Juge combien le tien eût perdu de sa grâce!



Il t'eût fallu cacher les feux d'un œil brillant
Sous l'humide rempart de ta longue paupière;
Ta folâtre gaité, ton esprit pétillant
Eussent subi réforme entière.

Voilà pourtant quel sort te gardait un amour
Qui, pour comble de maux, eût duré plus d'un jour;
Mais que t'aurait donné, pour tant de sacrifices,
Un rêveur importun qui t'égale en caprices?
Tendresse, enthousiasme, hommages séduisants,
Soins toujours empressés, feux toujours renaissans....

T'entourant, t'enivrant de mes vives caresses,
Ma lyre eût célébré, sur mille tons divers,
Nos plaisirs, nos transports, nos brûlantes ivresses,
Mon âme tout entière eût passé dans mes vers!

Mais, quoi ! brûlant pour toi d'un amour ordinaire ,
Sans changer tes attraits, sans réformer ton cœur ,
Sans te vouloir parer d'un charme imaginaire ,
Un autre, en t'aimant moins, fera mieux ton bonheur.



ÉPITRE A MADAME ***.

Sur la Campagne.

L'ARRÊT est prononcé; l'inflexible docteur,
Soumettant par l'effroi votre esprit indocile,
Dans le fond d'un hameau pour deux mois vous exile;
Et vous croyez cet imposteur!

Il ose vous trouver pâlie
De la fatigue des hivers;

Mais un peu de pâleur rend-elle moins jolie ?
Trouve-t-on la santé sous les bocages verts ?

En vain la nature fertile,
Au retour du printemps, va parer les bosquets,
Embellir les jardins, animer les forêts ;
Pour votre cœur épris des plaisirs de la ville,
Comme au temps des frimats, les champs seront muets.

Vous faudra-t-il quitter cet aimable théâtre
Où règne votre esprit, où brille votre voix ?...
L'encens d'une foule idolâtre
Vaut mieux pour vous guérir que le parfum des bois.

De l'oiseau que l'aurore éveille
Vous goûterez peu les concerts ;



Ce sont toujours les mêmes airs,
Il redit chaque jour ce qu'il a dit la veille.

Vous laissez sagement à d'austères amours
Le silence des champs, la vague rêverie;
Si vous cueillez des fleurs pour embellir vos jours,
Ce ne sont point les fleurs de la prairie.

Restez donc à la ville et fuyez les hamcaux;
Vainement le poète en bannit tous les maux,
Pour y placer tous les biens de la terre;
Le poète vous trompe et sa muse exagère:
On ne voit plus dans ce charmant séjour
Berger galant ni gentille bergère;
Les bergers troublent peu les échos d'alentour,
Et sous leurs doigts épais, les tourmens de l'amour
Ne font plus soupirer la flûte bocagère.

Les bergères n'ont plus ces corsets, ces chapeaux
Que parait des rubans la champêtre élégance;
Elles ne mêlent plus, aux accords des pipeaux,
Les sons plaintifs de la romance,
Et je crois que les seuls agneaux
Ont conservé leur innocence.



ÉPITRE

A DEUX NOUVEAUX MARIÉS.

C^x matin le notaire et monsieur le curé,
L'un, récitant quelques pages du Code;
L'autre, fixant les yeux sur un texte sacré,
Vous ont, jeunes époux, harangué à leur mode.

Ces messieurs ont beaucoup d'esprit;
Ils ont beaucoup parlé, mais ils n'ont pas tout dit,
Et je vais le prouver sans suivre leur méthode.

Le jour où l'on devient époux,
Est un grand jour, a dit certain jaloux !
Et ce grand jour alonge bien les autres.
Ne craignez pas un tel danger ;
Ce jour ne doit que prolonger,
Et, pour dire encor plus, embellir tous les vôtres.

A l'aspect de l'hymen je vois fuir les ennuis ;
Et, sur les jours ma Muse est véridique :
Je confondrais, je pense, encor mieux le critique,
Si je pouvais parler des nuits.

Mais un pauvre célibataire,
Qui doit long-temps gémir dans ce pénible état,
Sur ces plaisirs-là doit se taire ;
Ils ne sont pas connus au sein du célibat !

Si je les retraçais je vous verrais sourire;
Nos cœurs, vous diriez-vous tout bas,
Pleins d'un amour qu'il ne sent pas,
Sauront mieux les goûter qu'il ne sait les décrire.

Ah! par de frivoles discours
D'une langueur enchanteresse
Gardons-nous de troubler le cours,
Et laissons votre douce ivresse,
Au milieu des plaisirs qui veulent vous charmer,
Ne voir et ne sentir que le bonheur d'aimer.

Ce bonheur ravissant ne laisse pas d'oreille
Pour les plus beaux discours, pour les vers les plus doux;
Rimeur, curé, notaire ont beau faire merveille,
Le Dieu qui vous unit vous parle mieux que nous.

A Lucine bientôt Clarisse sera chère ;
La Déesse, de fleurs parsemant sa carrière,
Au flambeau de l'hymen va rallumer ses jours ;
Et la Parque déjà, cédant à sa prière,
A remis son fuseau dans la main des Amours.



UGOLIN.

IMITATION DU DANTE.

Nous quittons ce pécheur*... bientôt à notre vue
S'offrent de deux Pisans les fantômes hideux ;
Sur un étang de glace ils frissonnaient tous deux.
L'un sous l'autre abattu se défendait encore ;
Le vainqueur, que la faim, que la haine dévore,
Courbé sur sa victime, altéré de son sang,
Dans son crâne entr'ouvert s'abreuve en rugissant.

* Boëce. La scène est aux enfers.

Ainsi l'homme affamé se roule avec colère,
Sur l'aliment tardif qu'on jette à sa misère :
Tel Tydée arrachait aux mains de ses soldats
L'ennemi dont la mort ne l'assouvissait pas ;
Et, pressant, secouant sa dépouille sanglante ,
La déchirait encor d'une bouche mourante.

« Toi que la rage enflamme, et qui peux, sans horreur,
« D'un semblable festin repaitre ta fureur !
« M'écriai-je, frappé d'une terreur subite ;
« Quels furent tes destins ? Le transport qui t'agite
« Fut sans doute allumé par les affronts sanglans
« Dont t'abreuva la haine au séjour des vivans ? »

Le fantôme, sur moi levant un œil farouche ,
Semble écarter le sang qui fume de sa bouche :

« Qu'exiges-tu ? dit-il , qu'un récit douloureux
Réveille dans mon cœur des souvenirs affreux !
Tu seras satisfait ; que du moins l'infamie
S'attache pour toujours à cette ombre ennemie !
De ce prix consolant tu dois payer les pleurs
Que répand l'opprimé racontant ses malheurs.
J'ignore à qui je parle , et quel destin bizarre ,
Vivant , t'a fait descendre aux gouffres du Ténare ;
Pour moi , je suis de Pise , et m'appelle Ugolin.
Celui-ci , c'est Roger , Roger mon assassin !
Écoute ses forfaits , frémis de mes tortures ,
Et qu'ils vivent par toi chez les races futures !

Te dire quel complot me mit en son pouvoir ,
C'est un soin inutile , et tu dois le savoir.
La tour où je péris , tu la connais encore ;
Mais l'horreur de ma fin , voilà ce qu'on ignore !...

Déjà, depuis deux jours, s'était fermé sur moi
Le cachot ténébreux où veillait mon effroi;
Le sommeil un moment, vint sur la froide pierre
Engourdir mes douleurs et fermer ma paupière;
D'un sinistre avenir un songe affreux m'instruit.
Jusque dans mon repos ce traître me poursuit;
Je le vois entouré des flatteurs qu'il protège,
Entre Lucques et Pise entraînant son cortège,
Et chassant, aux clameurs des Sismonds, des Gualands,
Un loup qui défendait ses louveteaux tremblans.
La meute les atteint de sa dent meurtrière;
Près de ses louveteaux, dans des flots de poussière
Le loup tombe et bientôt tous ces monstres hurlans
Du sang qu'ils font couler ont épuisé ses flancs.

Je m'éveille; des cris que la douleur prolonge
Redoublent l'épouvante où ce rêve me plonge;

Enfermés avec moi, mes enfans endormis,
Me demandent du pain en pleurant... je frémis...
Et toi-même, Étranger, ou ton cœur est de glace,
Ou tu trembles déjà du sort qui nous menace.
De crainte dévoré, j'attendais le moment
Où, suivant l'habitude, un grossier aliment,
Au fond d'un noir cachot nourrissant la souffrance,
Nous rendait à la vie ainsi qu'à l'espérance;
Tout-à-coup, au dehors, un effroyable bruit
Confirme les terreurs qu'à fait naître la nuit:
La porte de la tour en un mur homicide
Se change et dans nos seins laisse la faim livide.

Mon Anselme voyant l'horreur qui m'a saisi:
« O mon père, pourquoi nous regarder ainsi ! »
Il dit, et pour répondre à ses tendres alarmes,
Mon désespoir muet ne trouve point de larmes.

Laissant couler leurs pleurs, m'entourant de leurs bras,
Mes enfans me parlaient,... Je ne répondais pas.
La nuit, même silence... Un rayon de l'aurore,
Pénétra dans la tour... Même silence encore!

Je regardais mes fils près de moi gémissans;
Dans leurs yeux égarés, sur leurs fronts pâlisans,
De mes propres tourmens je retrouvai l'image
Et mordis mes deux mains de douleur et de rage.
Ne voyant que la faim dans ces transports affreux
Et non le désespoir qui m'agitait pour eux,
Ils se lèvent disant: «Tieus, prends pour nourriture,
« Prends ces chairs que dévore une horrible torture,
« Ah! prolonge tes jours en finissant nos maux!»
Les miens sont dans mon cœur enchaînés par ces mots,
Et quand le jour suivant accroit leur violence,
Il nous retrouve tous dans un morne silence

La douleur étouffait ses cris prêts à sortir ;
Terre, que n'ouvris-tu ton sein pour m'engloutir ?
Le quatrième jour nous éclairait à peine,
De souffrance épuisé, Gaddo vers moi se traîne :
« Mon père à mon secours pourquoi ne viens-tu pas ? »
Il accuse son père et bénit le trépas !
Il meurt, et nous touchons à la cinquième aurore ;
Et, comme tu me vois, oui, je crois voir encore
Mes trois autres enfans tomber comme à leur tour,
L'un après l'autre ; et moi, resté seul dans la tour,
Pressant leurs fronts glacés de mes lèvres brûlantes,
Implorant, pour mourir, des tortures moins lentes,
J'ébranlais mon cachot de mes cris déchirans ;
Vainement du soleil les rayons pénétrans
Pendant deux jours encore éclairèrent ma tombe,
Mes yeux s'étaient éteints, à mon tour je succombe.
La douleur me rongait ; plus puissante, la faim
A mes malheureux fils me réunit enfin ! »

■



Il s'arrête à ces mots et ressaisit sa proie ;
L'œil ardent de fureur , il la ronge , la broie ,
Semblable au dogue affreux qui par la faim pressé ,
Fait crier sous ses dents un crâne fracassé.



La Royauté.

CONTE.

J'AI douté quelque temps si je devais d'un songe
Adopter en mes vers le facile mensonge ,
Pour donner , dans un conte , à tout le genre humain
Une grave leçon , qu'il oubliera demain.
Un poète dort peu s'il a soin de sa gloire ,
C'est éveillé qu'il rêve... et vous m'en pouvez croire...

Quel spectacle imposant se découvre à mes yeux !
Chers amis, suivez-moi dans le conseil des dieux ;
Sur nos destins futurs l'Olympe délibère ,
Les dieux font aujourd'hui comme du temps d'Homère.
Vous n'apercevez rien ?... Non... Je les vois pourtant ,
Et les vois sans dormir.. Tâchez d'en faire autant.

O mortels , devant eux vous allez tous paraître.
N'accusez plus l'état où le ciel vous fit naître ,
Vos destins vont changer.... Vous serez satisfaits....
Demandez , et les dieux , prodigues de bienfaits ,
Vont à l'instant sur vous répandre , avec largesse ,
Ces dons , qu'avec mesure , accordait leur sagesse ;
Les lauriers d'Apollon , les trésors de Plutus ,
Des titres , des honneurs et même des vertus.

« Il faut dans nos bienfaits observer quelque règle ,
Dit le bon Jupiter , appuyé sur son aigle ,

Un dieu même ne peut faire tout à-la-fois ;
Commençons donc par ceux qui veulent être Rois. »
A ces mots, les humains se lèvent tous ensemble ;
Leurs clameurs font trembler le lieu qui les rassemble ,
Mille confuses voix ont ébranlé les eieux ,
Et sur leur trône même épouvanté les dieux.
« Je crains, dit Jupiter, que, pour tant de personnes ,
Vulcain n'ait point assez fabriqué de couronnes.
Je le vois, les mortels veulent être puissans...
La pauvre race humaine a donc perdu le sens ?
Quand, au printemps du monde, elle reçut la vie ,
Je marquai son limon du sceau de mon génie ,
Et, parmi les présens que lui fit ma bonté ,
Le plus noble de tous ce fut la liberté.
Je l'appelle aujourd'hui pour un nouveau partage ,
Mais quel bien précieux lui sourit davantage ?
C'est de la pourpre, un sceptre , et le droit dangereux
D'avilir les mortels en dominant sur eux.

Et l'on brigue à tel point cet honneur si funeste
Qui, pour un qu'il élève, abaisse tout le reste,
Qu'il n'est pas de mortels, prêtres, robins, soldats,
Qui ne veuillent briller au rang des potentats;
Et, brûlant d'essayer la puissance suprême,
Ne viennent présenter leurs fronts au diadème.
Mais avant de souscrire à tous ces beaux projets,
De nommer tant de Rois pour si peu de sujets,
Voyons un peu sur quoi chacun de vous se fonde
Et comment on prétend gouverner ce bas-monde? »
Je ne vous dirai pas tous les propos en l'air
Dout on rompit la tête au pauvre Jupiter;
Dans les plans que chacun fit valoir pour sa cause
Le peuple fut toujours compté pour peu de chose;
Et, pour ne couronner les méchans ni les fous,
Le Dieu se vit contraint de les renvoyer tous.
« J'eus toujours, dit Jupin, du faible pour les femmes;
Mercure, près de nous, qu'on fasse entrer ces dames.



Quand je mets au concours le pouvoir absolu ,
Leur sexe peut citer , pour n'être point exclu ,
La grande Elisabeth des îles britanniques
Qui fit chérir ses lois , tant soit peu tyranniques ;
Juste sans passion , sévère avec douceur ,
Ce fut pour la sauver qu'elle immola sa sœur ,
Et , grâce au châtiment , l'on a plaint sa victime
Bien coupable en effet , si l'amour est un crime.
L'illustre Catherine eut aussi de beaux jours .
Esprit fort s'il en fut , surtout dans ses amours !
Le meurtre d'un époux , qui n'est plus un mystère ,
Obtint trop aisément le pardon de Voltaire .
Nous n'avons point puni ce forfait odieux ,
Et Voltaire , après tout , a fait comme les Dieux .
Enfin cette Allemande , au-dessus de la crainte ,
Thérèse , grande reine , et véritable sainte ,
Qui conserva le trône à son fils orphelin ,
Et fit trembler parfois les railleurs de Berlin .

Le temps me force ici d'abrégér leur histoire ,
Mais dans ce peu de mots on voit beaucoup de gloire ;
A des peuples nombreux faisant bénir leurs lois ,
Ces trois reines , messieurs , valaient bien de grands rois ,
Et le sexe charmant , dont je prends la défense ,
Par elles s'est acquis des droits à la puissance.
Il peut montrer eucor , de pourpre revêtu ,
Et le même courage , et la même vertu.....

Mortelle , au port divin , avancez la première.
De son noble maintien Junon est un peu fière ;
Vous avez plus de grâce , autant de majesté ,
Et pourtant rien en vous n'annonce la fierté.
Vénus seule peut voir vos attraits , sans ombrage ,
On se complait toujours dans son plus bel ouvrage. »
En achevant ces mots , vers le fils de Maïa ,
Baissant un peu la voix , Jupiter se pencha :

•

•

•

« Mercure, en la voyant, il tient à peu de chose
Que je n'essaie encor quelque métamorphose.... »
Mais son fils lui répond : « la meilleure à mon sens,
C'est de vous rajeunir de cinq ou six mille ans. » —
« Examinons, reprit le maître du tonnerre,
Comment cette beauté veut gouverner la terre?
Levez un peu les yeux, avancez près de moi,
Dites-moi votre nom et parlez sans effroi. »

Elle approche; sa voix a cet accent qui touche,
Et le nom de Clotilde est sorti de sa bouche :
« Si le sceptre du monde en mes mains est remis,
« Je veux à la vertu devoir tous mes amis;
« Je veux qu'à tous momens leur foule m'environne,
« Que leurs sages conseils protègent ma couronne,
« Et, pour me préserver de poisons séducteurs,
« La mort est le seul prix que je garde aux flatteurs. »

Vous qu'on voit toujours prêts à lancer l'épigramme ,
Auriez-vous attendu ce trait-là d'une femme ?
Jupin en fut ravi : « le trône vous est dû...
Ah ! qu'un si beau discours ne soit jamais perdu !
Lui dit-il , surpassez les plus illustres reines ;
Je puis du monde entier vous confier les rênes ,
Clotilde , vous savez tout ce qu'il faut savoir
Pour faire à vos sujets bénir votre pouvoir.
Du trône , où vous montez , chassez la flatterie ;
Par elle en un moment toute gloire est flétrie ,
Elle va se cacher sous la pourpre des grands ,
Et ce n'est qu'aux flatteurs que l'on doit les tyrans . »

Momus que lasse un peu cette morale austère :
« Il faut donner , dit-il , des gages à la terre ;
Pour chanter les bienfaits de ce jour glorieux ,
Ce rimeur , par mes soins , fut admis dans les cieux ;

Qu'aux sermens qu'elle a faits Clotilde soit fidèle !
Tout poète est flatteur ; pour flatter son modèle
S'il osa dans ses vers trahir la vérité ,
Elle doit accomplir l'arrêt qu'elle a porté ! »

Mais les hommes , les dieux que Momus interroge ,
De la belle Clotilde ont confirmé l'éloge ;
Et , reconnu sincère au jugement de tous ,
Quoique bien faible encor le poète est absous.



Vers

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT

DE M. VILLEMAIN,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE.

IL nous fait admirer dans nos grands écrivains
Les traits que leur génie emprunte à la nature ;
Et quand il nous a lu leurs chefs-d'œuvre divins ,
Il parle... l'on croirait qu'il poursuit sa lecture.



ÉPITAPHE

DE NAPOLEON.

JUGER des Rois, ô muse de l'histoire,
Écris sur une tombe, au bout de l'Univers :
Au plus grand des guerriers, à qui jamais la Gloire
Ait fait porter, deux fois, la couronne et des fers.



AUTRE ÉPITAPHE,

POUR LE MÊME.

NAPOLÉON n'est plus ; Déesse de l'histoire,
Prends ton burin ; la mort vient de briser les fers
Du guerrier dont le glaive a lassé la victoire ,
Du Roi dont la puissance a lassé l'univers !



Poésies.

LIVRE DEUXIÈME.



Poèmes et Epitres.

INFLUENCE DE LA POÉSIE SUR LES MŒURS.

Poëme.

DANS ces temps reculés où le pouvoir des vers ,
Rassemblant les humains épars dans l'univers ,
Transformait en cités leurs sauvages retraites ,
Premiers législateurs les rois étaient poètes ;

Et sous leur règne auguste on vit naître à-la-fois
Les premières vertus , et les premières lois.
Le poète-monarque exerçait sur la terre
De pontife et de roi le double ministère ;
Sa main sur les autels faisait fumer l'encens ;
D'un langage inspiré les sublimes accens
Rendaient, dans l'appareil des pompeux sacrifices ,
La prière plus sainte et les dieux plus propices ;
Et l'homme , encor farouche , amolli par degré ,
Vers de plus douces mœurs se voyait attiré.
Ainsi la poésie , en lumières féconde ,
Répandait ses bienfaits sur le berceau du monde ,
Et les Muses couvraient de rayons créateurs
Les pontifes , les rois et les législateurs.

Mais , dit-on , dans un siècle où la raison domine
Les Muses , remontant à leur source divine ,

Exhalent chaque jour des regrets superflus
Et rappellent en vain un pouvoir qui n'est plus.
Leurs bienfaits, répondant à cette erreur funeste ,
Peuvent montrer encor le pouvoir qui leur reste ;
Poètes , ce n'est point par le maître des dieux ,
C'est par vous, qu'Apollon fut exilé des cieux.
Qu'il reprenne, il est temps, sa dignité première !
C'est à vous de guider le char de la lumière ,
De semer les clartés qu'attendent nos regards ,
Et d'épurer les mœurs au feu sacré des arts.

Nous avons trop d'auteurs qui, gravement futiles ,
Se plaignent de leur siècle en leurs vers inutiles ;
D'un chimérique espoir en secret se berçant ,
Ils se font un plaisir d'un travers innocent ,
Pour la postérité composent leur bagage ,
Et ne pourront sauver un quatrain du naufrage.

Sachez donc vous régler sur ces mâles esprits
Qui règnent sur les mœurs par d'immortels écrits ,
Dont la muse en beaux vers , en traits divins abonde ,
Et laisse dans les cœurs une trace profonde.
D'un pouvoir enchanteur à jamais revêtus ,
Ils prêtent à leurs vers l'appui de leurs vertus ;
De leurs nombreux bienfaits consacrant la mémoire ,
Chaque siècle en passant verra grandir leur gloire.

De ces divins auteurs n'est-il plus d'héritier ?
O toi , qui de la gloire abordes le sentier ,
Jeune écrivain , veux-tu qu'une foule idolâtre
Enrichisse tes vers des bravos du théâtre ;
Aux yeux de l'avenir veux-tu que tes succès
Fassent briller ton nom sur le Pindé français ?
De l'homme vertueux que ta Muse estimée ,
Sur l'empire des mœurs fondant sa renommée ,

Immortalise, en toi, l'ardent ami du bien,
Le poète sublime et le vrai citoyen.
Tel se montra toujours l'auteur d'Iphigénie;
Tels brillent, pleins de feu, de verve et de génie,
Ces poètes rivaux dont les talents divers
Ont prouvé quel pouvoir reste encore aux beaux vers.
De nos divisions conjurant la furie,
Avec quel noble amour, l'un * chante sa patrie,
Et, du feu qui l'anime embrasant tous les cœurs,
Célèbre des vaincus plus grands que les vainqueurs !
Il a vu l'étranger, surpris de sa victoire,
Dévaster nos palais pour se faire une gloire ;
Long-temps il le poursuit de ses tristes regards,
Mais sa Muse bientôt couronnant nos beaux-arts,
A ses chants de douleur mêle un chant d'espérance,
Et sait trouver encor des lauriers pour la France.

* Est-il besoin de nommer M. Casimir Delavigne ?

Sans nous entretenir d'aussi mâles douleurs ,
Saus consacrer ses chants à la patrie en pleurs.
Poète harmonieux *, un autre lui révèle
L'ascendant inconnu d'une muse nouvelle ;
La harpe de Sion retentit dans ses mains ,
Des célestes clartés il frappe les humains ;
Gloire au chantre inspiré que l'esprit saint enflamme ,
Qui confond notre orgueil et subjugue notre âme ,
Qui répand sur nos maux un baume précieux ,
Et console la terre en lui parlant des cieux.

Ainsi le vrai talent , ainsi le vrai poète ,
Des sublimes vertus est toujours l'interprète ,
Et sa muse , donnant des leçons au pervers ,
Gagne au profit des mœurs ceux qu'ont charmés ses vers.

* M. de Lamartine.

Du jeune enfant à peine ils ont frappé l'oreille ,
Qu'ils ornent son esprit, quand sa raison s'éveille ;
Et leur attrait, fixant ses volages humeurs ,
Lui fait chérir l'étude et l'étude les mœurs.
Formés par les beaux vers , ses talens vont éclore ;
Enfant , il les apprend ; jeune homme , il les dévore.
La muse du théâtre , animant ses loisirs ,
Eunnoblit ses penchans par de nobles plaisirs ,
Et , dirigeant ses mœurs par les jeux de la scène ,
Rend son âme plus pure et sa raison plus saine.
L'âge mûr aux honneurs par degré s'élevant ,
Les vers plaisent toujours et consolent souvent.
Le vieillard sent par eux son âme rajeunie ,
Il joint ses souvenirs aux leçons du génie
Et souvent un beau vers , qu'il mêle à ses discours ,
De ses jours vertueux lui rappelle le cours ;
Tel vers sut l'attendrir , tel vers a , dans son âme,
Des antiques vertus ressuscité la flamme.

Près de lui quelquefois tous ses enfans assis
D'une oreille attentive écoutent ses récits ;
Il aime à rappeler , à son jeune auditoire ,
Des vers que soixante ans a gardés sa mémoire ;
Il les fait tressaillir à l'endroit le plus beau ,
Et les instruit encor sur les bords du tombeau.

Est-il quelque beau trait qu'un beau vers ne rappelle ?
Ah ! cet art plus divin que l'art divin d'Apelle ,
Qui ranime à nos yeux , qui peint tous ces mortels ,
Grands au sein des combats, grands aux pieds des autels ,
Héros des temps passés et des temps où nous sommes ,
Saura toujours former et chanter les grands hommes.
Qu'un pacte solennel , présent d'un règne heureux ,
Unisse pour jamais les trois pouvoirs entre eux ;
La muse fait bénir sa force salutaire
Et le roi bienfaiteur qui le donne à la terre.

Elle montre Thémis adoptant des soutiens ,
Mélant aux magistrats de simples citoyens
Pour juger sans terreur , et punir sans vengeance
Le crime par les lois , l'erreur par l'indulgence.*
Associant la France à d'augustes douleurs ,
Elle peint ce vieillard , qui le visage en pleurs ,
D'un proscrit couronné défenseur magnanime ,
Fit pâlir des bourreaux qui jugeaient leur victime.
Bienfaiteurs des humains que vos traits sont touchans !
Combien de fois la muse en a paré ses chants !
Intrépides Français , héros de Barcelonne ,
Acceptez les lauriers dont sa main vous couronne.
Venez les partager , émines de Rousseau ,
Dont l'art guide l'enfance au sortir du berceau ,
Et lui donne , aux rayons d'un flambeau tutélaire ,
Dans un jeu qui lui plaît , la leçon qui l'éclaire.

* Le Jury ; Malesherbes ; l'Enseignement mutuel.

Ainsi la poésie, illustrant tour-à-tour
Ceux qui du monde entier ont mérité l'amour,
Les rois amis des arts, les héros et les sages,
Instruit tous les esprits et charme tous les âges.
Mais pour lui conserver cet heureux ascendant
Il faut tous les efforts d'un esprit vif, ardent,
Riche en inventions, en images fertile,
Qui sent tout ce qu'il dit, ne dit rien d'inutile,
Qui pense avec noblesse, exprime avec chaleur,
Entraîne, et donne à tout la vie et la couleur !
La langue vieillissait ; la langue rajeunie
Eclate de fraîcheur, de grâce et d'harmonie ;
Son vers audacieux frappe, étonne, confond,
Et sous un trait brillant renferme un sens profond.
C'est ainsi que, régnaant sur l'âme qu'il maîtrise,
Sans cesse il nous conduit de surprise en surprise ;
A ses mâles beautés tous les cœurs sont ouverts.
Il sait nous attacher par mille effets divers,

Soit dans ses fictions que sa muse hardie
Excite la terreur sur la scène agrandie;
Soit que du cœur humain révélant les secrets
Il poursuive le vice en de rians portraits;
Ou, la lyre à la main, soit qu'il chante la gloire,
L'honneur qu'il faut chérir et le Dieu qu'il faut croire.

Lorsque la vérité brille de toutes parts,
Jaillit de tous les cœurs, éclaire tous les arts,
Il doit, sans se farder de grâces mensongères,
Régner plus sûrement sur des mœurs moins légères,
Diriger les esprits; et, par d'heureux efforts,
Rendre le goût plus sûr, les principes plus forts,
Et, nous guidant toujours de sa vive lumière,
De toutes les vertus nous ouvrir la carrière:
Ah! le poète heureux qui la sut parcourir,
Immortel par ses vers, ne craint plus de mourir.

Qu'importe à ses vieux ans que le tombeau l'attende!
O ! muses, souriez à sa dernière offrande;
La gloire encor l'anime, il saisit ses crayons,
Entrouvre un œil mourant à ses derniers rayons,
Et, riche des succès que la vertu partage,
Il lègue à l'univers son auguste héritage !



LES
CONSOLATIONS DE LA RELIGION.

Poëme.

A M. DE QUELEN,

Archevêque de Paris.



LES

CONSOLATIONS DE LA RELIGION.

Poème.

A M. DE QUELEN.

Moi, dont les vers jamais n'ont flatté les méchans
J'en crois la voix du peuple et t'apporte mes chants ;
Je ne viens pas , t'offrant un hommage profane
Immoler des travers que ta vertu condamne,
Et livrer au mépris ces pontifes de Dieu
Ces prêtres courtisans échappés du saint lieu ;

Un jour, n'en doute pas, je leur rendrai justice;
Je saurai démasquer leur piété factice,
Suivre loin des autels leurs tortueux replis,
Peindre l'ambition et l'orgueil en surplus;
Et, mettant au grand jour des excès qu'on tolère,
Mériter ton estime en bravant leur colère.
Ta douce piété, modeste et saint prélat,
D'un pareil châtiment pourrait craindre l'éclat;
Ne t'effarouche pas du zèle qui m'enflamme;
Un chant religieux va sortir de mon âme,
Ton nom le sauvera d'un injuste dédain;
Le lévite pieux, le laïque mondain,
Ensemble consolés approuveront ensemble
Les vérités de cœur que ce tableau rassemble.
Fuyant de vains honneurs qu'on n'obtient qu'en rampant,
Apprends-moi les bienfaits que Dieu lui seul répand,
Et les nobles vertus dont tu donnes l'exemple
Au sein de ton palais, ainsi que dans son temple.

L'HOMME, triste jouet des plus folles erreurs,
Prit long-temps pour ses dieux l'objet de ses terreurs.
Au bruit du ciel en feu, de la mer en furie,
Dans le sein de la peur, naquit l'idolâtrie ;
Et l'ardent fanatisme, un glaive dans les mains ,
Offrit le sang de l'homme à des dieux inhumains.
Ah ! le Dieu, qui bientôt donna ses lois au monde ,
Ne s'environna point de cette horreur profonde ,
D'un culte passager vain et fragile appui ,
Pour fonder un empire, immortel comme lui.
Loin de faire trembler, sa bonté nous rassure ;
Au lieu de sang humain, il veut une âme pure ,
Ses autels les plus chers sont les cœurs innocens :
Et l'amour des mortels est son plus doux encens.

Lorsque la foi païenne offrait à ses idoles ,
Ou des cultes sanglans, ou des pompes frivoles ,

Tout semblait annoncer que d'avengles mortels ,
Plaçant la volupté jusque sur les autels ,
Ou les déshonorant par d'affreux sacrifices ,
Avaient créé des dieux pour avoir des complices.
Le malheureux , courbé sous les lois du destin ,
Ne trouvait anprès d'eux qu'un refuge incertain.
Le crime triomphant , le front ceint de guirlandes ,
Pour perdre ses remords apportait ses offrandes ;
Et le prêtre accordait les bienfaits de ses dieux
Toujours au plus puissant , jamais au plus pieux.
On voyait le païen , tout fier de sa richesse ,
Charger de vains présens l'autel d'une prêtresse
Qui , du sombre avenir perçant la profondeur ,
Lui vendait à prix d'or un oracle imposteur.
Quels dons peut-on offrir au Dieu de la nature ?
Le Dieu de vérité ne vend pas l'imposture !
Mais , du temple enrichi par l'erreur de sa foi ,
Le crédule païen n'emportait que l'effroi.

Poursuivi par l'image à ses regards offerte ,
En vain de son repos il déplorait la perte ,
La terreur en tous lieux s'attachait à ses pas ,
Et l'insensé mourait de la peur du trépas.
Le chrétien , prosterné dans la demeure sainte ,
Offre au Dieu , qui l'entend, un cœur pur et sans crainte.
Il est entré l'air sombre , accablé , mais soumis....
Sa première prière est pour ses ennemis ;
Il en sort , animé d'une sainte assurance ,
Et son front radieux emporte l'espérance.
Quel pouvoir , tout-à-coup , transforme en jours sercins
Des jours empoisonnés par de si longs chagrins ?
La nature pour lui ne fait point de miracle ;
Il n'est point averti par la voix d'un oracle
Que son sort va changer au sortir du saint lieu...
Mais son cœur a compris la volonté d'un Dieu.
Que le destin pour lui devienne ou non prospère ,
Il se repose en Dieu , c'est en Dieu qu'il espère ,

Loin de lui des tourmens enfantés par la peur !
L'espoir qu'il a conçu ne sera point trompeur..
Le ciel s'est découvert à son âme ravie
Et ce n'est pas la mort qui peut troubler sa vie.

Que la religion a des attraits touchans !
Qu'ils règnent sur mon âme et passent dans mes chants.
Ce n'est pas seulement le malheur qui l'implore :
L'homme, lassé de tout, et que l'ennui dévore,
Qui, la nuit, du soleil invoque le retour,
Pour se plaindre bientôt de la lenteur du jour ;
Et dans les voluptés, où son âme se noie,
Ne saurait plus goûter un seul moment de joie,
Retrouve, près du Dieu qui calme ses ennuis,
Du bonheur pour ses jours, du sommeil pour ses nuits.

▲ notre esprit souffrant l'esprit saint se révèle,
Et nous donne en nos maux une force nouvelle.

Si la religion est l'appui de nos jours ,
Qu'elle a plus de pouvoir , quand Dieu finit leur cours !
Voyez l'homme égaré qui traite de chimère
Les célestes bienfaits de cette auguste mère ;
Qui ne vit , dans le Dieu brillant de vérité ,
Qu'un fantôme impuissant par l'erreur inventé ;
Qui pense que son âme , unie à la matière ,
Comme elle , après la mort , doit périr tout entière.
Par de vaines terreurs il n'est point abattu ;
Ce n'était pas pour Dieu qu'il aimait la vertu ,
Il descend au tombeau , sans éprouver d'alarmes....
Mais sa femme , à genoux , le baigne de ses larmes ;
Mais sa main presse encor la main de son ami ;
Mais il voit ses enfans , et son cœur a frémi.
Pour répondre à leurs pleurs il n'a pas d'espérance ,
Il n'a pas un seul mot pour calmer leur souffrance ;
Se condamnant lui-même à ne plus les revoir ,
Il a du Dieu vivant méconnu le pouvoir ;

Ce Dieu , pour le punir , l'abandonne à lui-même ,
Et lui fait éprouver , dans eet instant suprême ,
A l'aspect déchirant de sa famille en pleurs ,
Ce que la mort , saus lui , renferme de douleurs.

Que la mort du chrétien présente une autre image !
Il l'offre au Dieu qu'il sert eomme un dernier hommage ;
Ses enfans , en prière , écoutent ses discours ;
Il va s'en séparer , mais non pas pour toujours ,
Et leur montre , en partant pour le séjour céleste ,
Dans un Dieu qui l'attend , le père qui leur reste.
Heureux de leurs vertus , il entre dans le port
Et passe sans douleur de la vie à la mort ,
Sûr de trouver un jour , dans la même demeure ,
Les enfans qu'il chérit et l'ami qui le pleure.

De la fatalité quand le dogme pervers
Régnaît , par le malheur , sur l'antique univers ,

Enchaînait un mortel au joug des Euménides ,
Et prescrivait le meurtre à ses mains parricides ;
Aux arrêts du destin s'efforçant d'échapper ,
Vainement il fuyait ceux qu'il devait frapper ;
Proscrit , avant de naître , et né pour la vengeance ,
D'un ascendant fatal subissant la puissance ,
Bientôt , couvert de sang , dévoré de remords ,
Il allait expier ses forfaits chez les morts ,
Et l'ordre de ces dieux , qui commandaient le crime ,
Ne pouvait aux enfers absoudre leur victime.

Embrassant nos autels , le coupable , à genoux ,
Pour apaiser le Dieu , dont il craint le courroux ,
Baigne le marbre saint de ses larmes brûlantes ;
Ses crimes ont passé sur ses lèvres tremblantes ,
Et la paix , qui renaît en son cœur soulagé ,
Est le pardon du Dieu qu'il avait outragé.

Mais s'il subit l'arrêt de la justice humaine ,
Le ministre d'un Dieu , qui repousse la haine ,
De sa prison étroite a franchi les barreaux ,
Et le console encor sous le fer des bourreaux.

Dieu puissant , qui dira les ineffables joies
De l'homme vertueux qui marche dans tes voies !
Fervent imitateur de son maître divin ,
Jamais les malheureux ne l'implorent en vain ,
Jamais un mot amer n'est sorti de sa bouche ;
Son cœur n'a rien d'impur , ses traits rien de farouche ;
Sévère pour lui seul , indulgent pour autrui ,
Le monde a des plaisirs qui n'en sont pas pour lui ;
Il en a de plus doux , que la mollesse ignore ;
Préférant , sans éclat , le pauvre qui l'implore ,
L'orphelin qui gémit , l'ami dont il a soin
A ce monde trompeur dont il n'a pas besoin.

Au flambeau de la foi , la douleur solitaire
Aperçoit dans le ciel ceux qu'a perdus la terre.
O toi , que j'ai perdu , toi , mon plus tendre ami ,
Rien qu'à ton souvenir , tout mon cœur a frémi ;
Tu m'attends , n'est-ce pas , sous les célestes voûtes ?
Ta mort m'a convaincu , mon cœur n'a plus de doutes ;
Je crois à l'Être immense , invisible et sans fin ,
Aux objets révéérés de son culte divin ,
A tout ce que rejette une science impie
Dont la raison est fière , et que le cœur expie ;
Je crois au Dieu puissant , je crois à sa bonté ,
Je crois , pour te revoir , à l'immortalité.

Ah ! si quelques vertus honorent ma carrière ,
Entre nous , Dieu élément , ne mets plus de barrière ;
Que du séjour divin je ne sois point exclus ,
Et pour prix de nos maux ne nous sépare plus.

De la religion , soutien le plus fidèle ,
Souvent la royauté se consola près d'elle.
Il n'est pas de grandeurs , qu'à nos yeux éblouis
Ne fasse encor briller le siècle de Louis ;
Quel roi parut jamais plus grand dans ses conquêtes ,
Plus noble dans sa gloire et plus beau dans ses fêtes ?
Mais quel roi , dévoré de douleur et d'ennui ,
Fut , dans ses derniers jours , plus malheureux que lui ?
Ses plus chers favoris , moins chers à la victoire ,
Remplaçaient des héros et succombaient sans gloire ;
Perdant , par leur orgueil , le fruit de tant d'exploits ,
De l'Europe , à son tour , il subissait les lois ,
Rejetait leurs revers sur le sort de leur âge ,
Consolait leur défaite et plaignait leur courage *.

* Après la perte de la bataille de Ramillies , le maréchal de Villeroi au désespoir , n'osait écrire au roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoyer de courriers. Quand il reparut devant le roi , ce monarque , au lieu de lui faire des reproches , lui dit : *Monsieur le maréchal , on n'est pas heureux à notre âge.*

Ses fils, l'espoir du trône, expiraient tour-à-tour.
Idole d'un époux, délices de la cour,
Une jeune princesse emportait, avec elle,
Le dernier ornement de cette cour si belle;
Et ce roi, qui voyait ses rivaux triomphans,
Qui perdait à-la-fois sa gloire et ses enfans,
Que la France accusait, dans sa douleur trop juste,
Opposait au malheur un front toujours auguste,
Et paraissait encor plus craint, plus respecté
Que dans les jours brillans de sa prospérité.
Quel pouvoir assez grand, quelles mains assez pures,
Pour fermer dans son cœur ses royales blessures,
S'il n'eût devant le ciel abaissé son pouvoir;
Dans la religion * s'il n'eût mis son espoir ?

* « Le roi serait le plus malheureux des hommes s'il n'avait la religion pour le soutenir » écrivait madame de Maintenon, au moment où il voyait périr toute sa famille par des morts prématurées. « Nous vîmes », dit Voltaire, un an après la mort de son fils, son petit-fils le duc de

Elle seule, à ses yeux, présentait un refuge,
 Et, devant ses flatteurs, prenait son cœur pour juge;
 Eclairait son esprit sur les bords du cercueil,
 Affermissait son âme, et, domptant son orgueil,
 Des fautes dont son peuple avait été victime
 Lui faisait, en mourant, laisser l'aveu sublime. *

Mortel, qui que tu sois, offre à Dieu tes douleurs;
 C'est la religion qui doit sécher tes pleurs.

Bourgogne, sa femme, jeune princesse qui était l'idole et le modèle de la cour, et leur fils aîné, le duc de Bretagne, portés à Saint-Denis, au même tombeau, au mois d'avril 1712. »

« Le courage d'esprit, avec lequel Louis XIV vit approcher sa fin fut dépouillé de cette ostentation répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. « J'ai trop aimé la guerre, dit-il à son successeur, en le tenant sur son lit, entre ses bras; ne m'imites pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même. »

VOLTAIRE. (*Siècle de Louis XIV.*)

Les plus riches palais , la plus humble chaumière ,
Les plus obscurs cachots partagent sa lumière.
Veillant sur les cités , comme sur les hameaux ,
Enflammant tous les cœurs , soulageant tous les maux ,
Elle suit l'indigent que le malheur isole ,
Fait briller à ses yeux l'espoir qui le console ;
Attache le remords au bonheur du pervers ,
Met le bonheur du juste au-dessus des revers ;
Montre une autre grandeur à la grandeur qui tombe ,
Reçoit l'homme au berceau , le suit jusqu'à la tombe ,
A ses regards éteints fait luire un nouveau jour ,
Et lui donne les cieux pour son dernier séjour.





Épître Première.



LES COMÉDIENS.



1

1

1

1

1

ÉPITRE PREMIÈRE.

Les Comédiens.

A DIX le doux espoir d'un renom éternel !
O mon ami, quel coup pour ton cœur paternel.
C'en est fait, d'un refus nous subissons l'outrage...
Oui, l'on a rejeté ce magnifique ouvrage,
Fruit de dix mois de soins, de peines, de travaux,
Où brillait tout l'éclat de deux talens nouveaux.

On nous ferme à jamais le temple de mémoire ;
Mais , revenons un peu sur nos rêves de gloire.
Quels dangereux souhaits n'osions-nous pas former ?
Combien nos jeunes cœurs se laissaient enflammer !
A nos essais brillans déjà s'ouvrait la scène ;
Déjà tu prétendais à l'amour d'une reine ,
Je voyais , plus modeste , en mes bras s'élancer
Une jeune soubrette... il n'y faut plus penser...
Eloquens financiers , sultans de nos coulisses ,
Il n'appartient qu'à vous d'en goûter les délices.
Et c'est nous qu'on refuse !.. Et d'insolens scrutins
Ont fait rougir nos fronts et pâlir nos destins !
Et de chétifs acteurs , dans un excès d'audace ,
Nous ont , malgré le ciel , exilés du Parnasse !
Mais sais-tu que d'écueils nous avons à franchir ?
Que de détours à prendre , et de cœurs à fléchir ?
Je veux , pour un moment , qu'un vénal auditoire
Consente à s'enrichir des produits de ta gloire ;



Que, leur caisse aux abois rabaissant leur hauteur,
Ils soient prêts d'accueillir l'essai d'un jeune auteur ;
Sur ses lèvres Crispin laisse errer un sourire ,
Et Dieu sait quels endroits le bourreau va proscrire !
C'est un style trainant qu'il faudra châtier ,
Et des vers de jeune homme à remettre au métier.
Climène, tout du long sur sa chaise endormie ,
A laissé sommeiller la critique ennemie ,
Pour dire son avis, s'éveille au dénouement ,
Trouve les vers parfaits et l'ouvrage charmant.
Iris, qui de la pièce a goûté la lecture ,
Pense que maints portraits sont peints d'après nature ,
Te lance, avec pudeur , de doucereux regards ,
Et croit qu'un jeune auteur mérite des égards.
Belcourt, juge important que la troupe révère ,
Grâce à ses créanciers quitte le ton sévère ,
Pour un rôle un peu long paraît craindre l'ennui ,
Mais répond du succès s'il est joué par lui.

Enfin tout radieux , tu sors de l'assemblée ;
Oui , ta pièce est reçue et d'éloges comblée ,
Du théâtre pour elle on fait taire les lois ,
Crispin lui-même approuve et lui donne sa voix ,
Déjà pour la jouer Climène est toute prête ,
Belcourt promet merveille , Iris est satisfaite.
Mais , hélas ! connais-tu , misérable nocher ,
L'inflexible public , ce funeste rocher
Où des pauvres auteurs se brise l'espérance ?
Connais-tu la cabale et sa toute-puissance ?
Vois un peuple ignorant contre toi déchaîné ,
Un parterre moqueur à ta perte acharné ;
D'auteurs déjà tombés une troupe envieuse
Fournissant le sarcasme à la foule ricuse ,
Et lui communiquant sa haine et sa fureur ;
Tandis que , dans un coin bénissant ton malheur ,
Préparant ta défaite et lassé de l'attendre ,
Cléon siffle si bas qu'on a peine à l'entendre ;

A ce modeste bruit à grands cris on répond,
On se lève en tumulte, et l'acteur s'interrompt.
En vain quelques amis, confidens de l'ouvrage,
S'adressent aux mutins et conjurent l'orage ;
Il redouble, et bientôt, avec plus de fracas,
La tempête mugit et gronde en longs éclats ;
Sous l'effort des sifflets ton ouvrage succombe
Et, sans calmer le bruit, enfin la toile tombe.

Pour toi que faisais-tu dans ce triste moment ?
Tu cachais dans ton cœur ta rage et ton tourment.
Aux yeux de tes bourreaux quand tu veux te soustraire,
Tu sors de ta retraite, étouffant de colère,
Tu fuis, mais un ami qui croit de son devoir
De consoler tout haut ton affreux désespoir,
Au-devant de tes pas, Damis se précipite ;
Il t'arrête au milieu d'une foule maudite,

Il te nomme , et chacun , d'un doigt accusateur ,
Désigne en ricannant le misérable auteur ;
Et , répétant un nom qui devient ton supplice ,
Pour mieux te laisser voir se range avec malice.
Mais te voilà dehors , ne te crois pas sauvé ,
A d'autres maux encor ton cœur est réservé ;
Tu fus hier en proie aux fureurs du parterre ,
Aujourd'hui déchiré par maint folliculaire ,
Tu verras cent journaux , prolongeant ta douleur ,
De ta chute en tous lieux divulguer le malheur ,
Et , défenseurs zélés de la littérature ,
De ton naissant génie étouffer le murmure.

Tels sont tous les périls où nous allions courir
Et qu'un heureux refus vient de me découvrir.
Gâinment donc , cher Florval , il faut quitter la place ,
Et , sans vouloir cueillir d'autre palme au Parnasse ,

Nous livrant sans contrainte à nos goûts paresseux
Abandonner la gloire et ses travaux chanceux
A ces pauvres auteurs, dont le feu poétique
S'allume à l'appétit d'un ventre famélique,
Et qui souvent, au bruit du sifflet inhumain,
Voient fondre le diner de l'urgent lendemain.
Oui, cher Florval, du ciel la prudence infinie
Nous a pour notre bien refusé le génie ;
Le comité sans doute en sait plus là-dessus
Que l'orgueil irrité de deux auteurs déçus ;
Nous n'avons pas le droit de taxer d'ignorance
Ce sénat, dont l'arrêt trompe notre espérance ;
Les acteurs sont du goût les juges souverains ;
Loin du théâtre, ami, cherchons des jours sereins ,
Et sans leur disputer les bravos du parterre ,
Allons relire encore et Racine et Voltaire !



Epitre Deuxième.



LES AUTEURS.





ÉPITRE DEUXIÈME.

Les Auteurs.

Ami, pour te chanter, j'allais prendre la lyre;
Tu retiens tout-à-coup le zèle qui m'inspire;
Tu crains que, dans son vol, mon Pégase peu sûr,
Emportant le poète et l'avocat futur,
Ne puisse soutenir, sur son aile tremblante,
De ce double fardeau la charge trop pesante,

Et, suivant avec peine un sentier incertain ,
Ne les laisse tous deux au milieu du chemin.
Avant que , trop séduit par l'erreur d'un beau rêve ,
A de plus hauts sujets mon faible esprit s'élève ,
Ta raison , à grands traits, me dépeint le danger
De la route où déjà tout semble m'engager.
Mais réunis sur moi tous les malheurs ensemble ;
Sous les coups du destin crois-tu que mon cœur tremble ?
La misère pour moi vient d'abord t'effrayer.
— On peut se passer d'or à l'ombre d'un laurier ;
— Il suffit d'une chute, et te voilà sans gloire...
— Je couvre vingt revers d'une seule victoire.
— Pour étouffer l'envie, il te faudrait cent bras ;
— Je combattrai cent fois ; — et tu succomberas !...
— Ami, j'ai ri souvent de ce tableau vulgaire
Et tous ces vains écueils ne m'épouvantent guère.
Pour des maux plus réels je garde mon effroi ;
Tu les vois au dehors, et je les trouve en moi.

Je crains le sort de l'homme , abreuvé d'amertume ,
Que le feu de la gloire et nourrit et consume ;
Qui ne goûte jamais un instant de repos ,
Et ne doit qu'à lui seul son bonheur ou ses maux.
Cet instinct , qu'il appelle une flamme divine ,
En tous lieux le poursuit , l'agite , le domine ;
Sans cesse , le berçant de folles visions ,
Le livre tout entier au feu des passions ;
Unit l'enthousiasme à sa noble franchise ,
Allume dans son âme une ardeur qui l'épuise ,
Le subjugue , et jamais ne laisse ralentir
Les nobles mouvemens d'un cœur fait pour sentir.

Heureux l'être indolent dont la tranquille vie
Coule dans les douceurs d'une molle apathie ;
Qui , pour un vain renom ne se troublant jamais ,
A vivre plein de jours borne tous ses souhaits ,

*

Ignore les tourmens d'une pénible veille,
Et dont le teint fleuri, la figure vermeille
Empreints du sceau vivant de la stupidité
Font même aux gens d'esprit envier sa santé !
Sous l'ascendant fatal où sa muse le livre,
Le poète ne vit qu'afin de se survivre;
Comptable à l'avenir de chacun de ses jours,
D'une trace de gloire il veut marquer leurs cours,
Il chante ses amis, il chante son amante...
Et son bonheur s'envole aussitôt qu'il le chante !

Dans ses instans de verve il faut le contempler,
Quand il implore un Dieu qui paraît l'accabler.
Un sourd gémissement s'échappe de sa bouche ;
Jeune Elvire, en voyant son air sombre et farouche,
Croirais-tu, que pour toi, peut-être en ce moment,
Il prodigue en ses vers la grâce et l'enjouement ?

Ne va pas le troubler , ou vois par sa colère
Combien son Apollon est jaloux de te plaire.

A de riches festins se trouve-t-il admis ,
Ou dine-t-il sans faste avec quelques amis?...
Les mets et les bous vins ne le font pas sourire ;
Avant de les goûter il songe à les décrire ,
Et si, cherchant la rime , il ne la trouve pas ,
De table il va sortir pour peindre le repas.
Dans un charmant séjour, qu'une fête brillante
Vienne enchaîner l'ardeur de sa verve brûlante ,
Par les plaisirs du luxe et le luxe des arts ,
Réjouir son esprit , enchanter ses regards
Et ramener la paix dans son âme oppressée
Du soin de ses travaux , du poids de sa pensée.
De l'inspiration les transports orageux
L'ont cédé, pour un jour , au charme de ces jeux.

Sans doute vingt beautés, dont la voix le caresse,
De la gloire à ses yeux out su doubler l'ivresse;
En effet son visage a paru, tout le jour,
Gai comme les plaisirs de ce divin séjour;
Mais de tant de plaisirs dont la foule est ravie,
L'instant de les quitter, est le seul qu'il envie.
Et lorsque vient le soir, loin de tout ce fracas,
Loin d'un monde frivole où son esprit n'est pas,
Il plaint les doux momens dérobés à l'étude
Et d'un jour de repos l'horrible lassitude.

Le théâtre l'appelle; un ouvrage brillant
Doit au grand jour bientôt produire son talent.
Mais pour le composer, pour arracher des larmes,
De ses nuits sans sommeil dirai-je les alarmes?
En songe, tous ces rois qu'il immole le jour,
Viennent, spectres sanglans, l'immoler à leur tour.

Des forfaits ténébreux qui remplissent l'histoire ,
Il ne trouve jamais la peinture assez noire ;
Pour l'honneur de sa muse en recherche de plus grands ,
Et croit qu'il est besoin d'inventer des tyrans.

Il cède, loin du bruit, au démon qui l'agite ,
A la suite du vers le vers se précipite.
Et ses amis bientôt, sans laisser refroidir
Le chef-d'œuvre nouveau qu'ils brûlent d'applaudir ,
Se font, en l'écoutant, prophètes de sa gloire ;
Mais pendant qu'il charma son nombreux auditoire,
Du triomphe prédit troublant l'espoir flatteur,
Une voix plus sévère a fait pâlir l'auteur !.,
En vain de ses amis l'éloge le rassure ,
L'éloge est oublié, mais non pas la censure ;
Le trait qui l'a blessé va le suivre partout.
Il trouve tous ses vers sans chaleur et sans goût ;

Son désespoir approuve une rigueur extrême ;
Scul, devant son ouvrage, il doute de lui-même,
Fait une injuste guerre à ses meilleurs morceaux ,
Et vingt fois sur le point de briser ses pinceaux ,
Il maudit les transports d'une amitié trop prompte
Qui lui montrait la gloire et lui cachait la honte.

Mais il fut pour ses vers loué de bonne foi ;
Nul critique fâcheux n'a causé son effroi ,
Il a suivi Racine, en disciple fidèle ,
Et ne pâlera point devant ce grand modèle
Si, pour livrer notre âme à de sombres terreurs ,
Talma veut lui prêter ses tragiques fureurs.
Quel bruit vient effrayer sa jeune Melpomène ?
Talma, lassé de gloire, abandonne la scène,
Et va, pour un séjour à grands frais embelli,
Plonger de leur vivant trente auteurs dans l'oubli.

Thalie à son espoir ne sera point rebelle...
Armand ne vieillit pas, et Mars est toujours belle.
La nature présente à ses pinceaux discrets
Et de nouvelles mœurs, et de nouveaux portraits;
Un nuage obscurcit son humide paupière...
L'œil humide de pleurs en relisant Molière!
Voyez-le s'écrier : « quelle gloire obtenir!
Embrassant le passé, le présent, l'avenir,
Ce Molière a connu tous les temps, tous les hommes,
Il nous poursuit encor dans le siècle où nous sommes,
Nous vole des travers qui germent sous nos yeux
Et sur leurs descendans il a peint nos aïeux ! »

Cependant du grand homme il détourne la vue,
Et du public charmé la faveur imprévue
Comble ses vœux, sourit à ses jeunes essais,
Et fait grandir son nom de succès en succès.

Mais pour remplir lui seul, une carrière immense,
Il faut qu'à chaque instant sa muse recommence.
Les travaux sont bien longs, les triomphes bien courts,
Et, pendant qu'il consume et ses nuits et ses jours
A polir d'un écrit l'élégante merveille,
Le siècle impatient croit souvent qu'il sommeille.

Une foule d'auteurs viennent de toutes parts
De leur gloire rivale offusquer ses regards ;
L'avidé spectateur, que le plaisir entraîne,
Transporte son amour aux fruits d'une autre veine.
Il le voit, s'en offense, et souffre avec ennui,
Que la gloire, pour eux, semble fuir loin de lui.
Les éloges flatteurs que le public leur donne
Sont autant de fleurons qu'on ôte à sa couronne ;
Le chagrin qu'il éprouve a beau se déguiser,
Leurs ouvrages jamais ne pourront l'annuser.

Au déclin de sa gloire, au déclin de sa vie,
Lui qu'elle a tant blessé connaîtrait-il l'envie ?
Il ne peut s'en défendre, et de jeunes talens
Parmi leurs envieux ont vu ses cheveux blancs.
Quand l'âge a refroidi ses rimes inexactes,
Et le fait succomber sous le poids des cinq actes,
Il accuse le siècle, ingrat pour ses travaux,
D'immoler sa vieillesse à d'imberbes rivaux.

Tu le vois ; je connais les destins du poète...
Et je pourrais choisir cette vie inquiète !
Renfermer dans mon sein ces haines de l'orgueil,
Qui jettent tant de fiel sur le Parnasse en deuil !
Et dévouer mes jours à cette gloire amère,
Des travaux les plus longs, récompense éphémère !...
Je t'ai dépeint ce cœur, insensible aux plaisirs,
Si brûlant dans ses vers, si froid dans ses desirs ;

Ce délire enchanteur qui l'accable et l'enivre ,
Ces transports d'un moment que le dégoût va suivre ;
Ces nuits dont son ardeur voudrait doubler ses jours
Et qui ne font souvent qu'en abrégér le cours ,
Cette âme d'où la paix est pour toujours bannie...
Ah ! voilà les tourmens attachés au génie ,
Voilà les vrais malheurs, voilà les vrais chagrins !
Dois-je en jours orageux changer des jours sereins ?
Faut-il entretenir le feu qui me dévore ?
Cet effrayant tableau me fait sourire encore.....
Ami, que tes conseils ne soient point superflus ;
Tu vois dans un grand homme un malheureux de plus ,
Mais songe, en m'arrêtant sur le bord de ma course,
Que des plus beaux transports tu vas tarir la source ,
Et que l'auteur naissant, dont tu proscris les vers ,
Sans ton arrêt, peut-être, eût charmé l'univers.

Épître Troisième.

A M. LEMOT.

ÉPITRE TROISIÈME.

A M. LEMOT.

Les Statues.

UNISSANT ses fureurs aux outrages du temps,
L'anarchie a brisé de pieux monumens ;
Mais lorsqu'à nos regards de nouvelles statues,
Relevant des grandeurs un moment abattues ,

Semblent montrer encor la France d'autrefois,
La France d'aujourd'hui, maîtresse de son choix,
Compte bien peu d'élus dans une race entière
Dont la tombe a mêlé l'orgueilleuse poussière !

Un peuple instruit ses rois en jugeant leurs aïeux.
Quel marbre de la foule ici frappe les yeux ?....
Pensive, elle s'éloigne ; et le roi qu'elle nomme
N'obtient pas des honneurs qu'on ne doit qu'au grand homme.

Mais quels chants d'allégresse et quels transports d'amour
Du meilleur de nos rois accueillent le retour !
O LEMOT !.... à travers les flots d'un peuple immense,
Sur un char triomphal c'est Henri qui s'avance ;
Et ce roi dont ta main a ranimé les traits,
Mort depuis deux cents ans, trouve encor des sujets.



Il promet le bonheur au peuple qui le fête ;
Mais tout-à-coup le char dans sa marche s'arrête ,
Et l'obstacle imprévu d'un sentier montueux *
Voit tomber des chevaux l'élan impétueux.
Vainement aux coursiers s'unit le bœuf robuste :
En vain le piédestal attend le bronze auguste ;
On l'entoure..... et , rebelle à de si doux transports ,
Son immobilité trompe tous les efforts.
Bon Henri , parmi nous craindrais-tu de paraître ?
Jadis le fanatisme arma le bras d'un traître ;

* Lors de la translation de la statue de Henri IV, une foule innombrable s'était répandue dans les Champs-Élysées pour la voir passer. Jamais un roi vivant n'a été salué par plus d'acclamations. Rien ne peut égaler l'allégresse que ce char excitait dans sa marche , ni la consternation des spectateurs quand il s'arrêta tout-à-coup , sans que la force réunie des chevaux et des bœufs pût le faire avancer. Enfin , après plus de trois heures d'efforts inutiles , le peuple , impatient d'amour , brülant de revoir les traits encore voilés de Henri , se précipita sur les cordons de l'attelage , et avec la rapidité de l'éclair , transporta jusqu'au terre-plein du Pont-neuf , la statue qui reçut le jour même les hommages de tout ce que Paris contenait d'habitans.



Est-ce lui de nos jours qui cause ton effroi ?
Pour détourner ses coups, sois toujours notre roi ;
Contre les oppresseurs que ton nom nous protège.....
Un peuple tout entier, qui te sert de cortège,
S'attèle à ta statue ; et, docile à leurs vœux ,
Le bronze cède enfin à leurs efforts nerveux.
Le colosse d'airain que cette foule entraîne,
Semblable au char léger qui vole dans l'arène ,
Sur le pavé brûlant roule..... et le bon Henri
Semble redire encore à son peuple attendri :

« Je reviens parmi vous après trente ans d'absence ;
« Roi par droit de conquête et par droit de naissance * ,
« Vivant, j'ai dû jadis le trône à mes exploits,
« Et mort, c'est à vous seuls , Français , que je le dois. »

* Est-il besoin de dire à qui appartient ce vers , et de le souligner ?

O rois , instruisez-vous , voilà vos vrais exemples *

Qu'un orateur sacré promène dans les temples

Les foudres amortis d'une impuissante voix ,

Feignant de les juger , qu'il flatte encor les rois ;

Dans les mêmes écarts la vanité retombe :

Je n'irai point chercher les leçons de la tombe ,

Je n'irai point armer , à l'aspect d'un cercueil ,

Les foudres du néant contre un royal orgueil ;

De ce jour solennel j'évoquerai l'histoire :

Voilà , dirai-je aux rois , la véritable gloire ,

Celle qui ne meurt pas , celle qu'on peut bénir ,

Et qui vous fait régner jusque dans l'avenir !

D'un roi , dont la bonté lui semblait trop commune ,

Exilant de sa cour la mémoire importune ,

* *Et nunc , reges , intelligite , erudimini , qui judicatis terram.*

PSALM. I.

Louis, le grand Louis, dédaignait ses aïeux ;
Sa grandeur eût paru plus belle à tous les yeux ,
S'il eût du *Béarnais* révééré la mémoire ,
S'il eût , par sa bonté , fait adorer sa gloire.
Assez de conquérans ont troublé l'univers ;
Mais , grand par ses exploits , comme par ses revers ,
Louis , pour qui la France a toujours été juste ,
Lègue à ses descendans l'éclat d'un règne auguste ,
Et brille au premier rang de ces rois absolus
Qu'un peuple admire encore..... et ne regrette plus.

Son règne glorieux, illustrant la patrie ,
Du joug de l'étranger affranchit l'industrie ;
Ou n'a pu l'oublier : et les arts de la paix
D'un noble monument ont payé ses bienfaits.
Mais , quand la France entière accourt sur son passage ,
Gardons-nous d'imiter ce flatteur d'un autre âge ,

Qui vouait à sa gloire un somptueux airain ,
Et voulait sous les pieds de ce fier souverain ,
D'un funèbre caveau prolongeant l'édifice ,
Placer en expirant sa tombe adulatrice * !

La voix d'un peuple libre honore plus un roi ,
Qu'un langage d'esclave inspiré par l'effroi.
Je ne vois point en lui le maître de la terre ;
Mais je vois de nos arts l'étranger tributaire ,
Les savans immortels dont il était l'appui ;
Je vois tous les talens grandir autour de lui ;

* Le maréchal de La Feuillade , enthousiaste fanatique de Louis XIV , voulut rendre encore hommage après sa mort , à l'idole qu'il avait encensée toute sa vie ; c'était lui qui avait érigé à ses frais la première statue de la place des Victoires. On a donné pour une plaisanterie de l'abbé de Choisi , l'intention où était le maréchal de se faire enterrer sous la statue qu'il avait élevée à son maître ; mais il eût sans doute réalisé ce projet , s'il ne fût pas mort subitement en 1691.

Et, libre en mon amour, juste dans mon hommage,
Je viens avec orgueil saluer son image.
Que sur lui le poète arrête ses regards,
Et porte son tribut au protecteur des arts;
Qu'à son tour le guerrier admire ses conquêtes;
Mais, faiblement touché de l'éclat de ses fêtes,
Que le vrai citoyen, un moment arrêté,
Demande moins de gloire et plus de liberté.....

C'est le besoin de tous, c'est le vœu de notre âge;
Que la France respire après les jours d'orage!.....
Grande par elle-même, ainsi que par ses rois,
Qu'elle veille toujours au maintien de ses droits.
La gloire des combats, des arts, de la tribune,
A répandu sur elle une splendeur commune;
Nouveaux législateurs, vos généreux accens
D'un bout du monde à l'autre ont des échos puissans,

Ces marbres, des mortels qu'un autre âge nous vante,
Présentent à vos yeux l'image encor vivante.
Fondez des lois..... comme eux faites-nous les chérir ;
C'est peu de les créer, il faut leur obéir.
Lycurgue, dont ici je vois briller l'image *,
Lycurgue s'exila pour sauver son ouvrage ;
Immolant son bonheur à ses concitoyens^o,
Il reçoit leurs sermens..... il remplira les siens ;
Et, par le dévouement d'une éternelle absence,
De ses lois pour jamais fondera la puissance.

Tels sont les demi-dieux que tu nous a rendus ;
Ne consacrant ton art qu'à de nobles vertus,

* La statue de Lycurgue, placée dans la Chambre des Députés, est de M. Lemot, et passe pour un de ses plus beaux ouvrages. Tout le monde connaît le trait du législateur de Sparte, qui, feignant de partir pour un voyage, fit promettre à ses concitoyens de ne rien changer à ses lois pendant son absence, et s'exila avec l'intention de ne jamais revenir dans sa patrie.

O LEMOT, c'est par toi que le ciseau docile
Des rois qui ne sont plus fait revivre l'argile;
Ces chefs-d'œuvre immortels qui sortent de tes mains
Leur assurent encor l'hommage des humains.
C'est peu de les chercher aux pages de l'histoire,
Lorsque je vois leurs traits, je comprends mieux leur gloire;
Près des peuples charmés ton art est leur soutien;
L'on répète leurs noms en y mêlant le tien;
Et l'immortalité, qui sur leur front rayonne,
Vient aussi couronner l'artiste qui la donne.



Épître

à mon ami

CASIMIR DELAVIGNE.

Épître

A

CASIMIR DELAVIGNE.

DANS ce temple, où les dieux se succèdent si vite,
Où l'on n'a pas toujours voté pour le mérite,
Les boules du scrutin changent avec le temps;
Te voilà, sans faveur, immortel à trente ans,
Et, quand tu vas te joindre à cette foule oisive,
Leur justice pour toi paraît encor tardive.

On craignait pour ta muse un redoutable écueil :
Tout le monde connaît les dangers du fauteuil ;
Ah ! puisse-t-il du moins , guérissant l'insomnie ,
Te donner la santé qui manque à ton génie !
Mais non , dans le repos tu ne vois qu'un tourment ,
Ton active pensée a besoin d'aliment ,
Et c'est en parcourant tous les climats du monde
Que tu veux rendre un jour ta muse plus féconde.

Que tes amis sont fiers de tes nobles travaux ;
Mais que pour t'applaudir ils trouvent de rivaux !
Louant à son insu l'auteur qui les inspire ,
Ces messieurs bien ou mal ont le droit de tout dire ;
Leurs vers inattendus , par la poste envoyés ,
Présentent ton image à tes sens effrayés ,
Il faut subir l'éloge ; en vain ton épouvante
Voudrait nous dérober l'ouvrage qui te vante ,

Il court, il se répand , et tous ees vers flatteurs
Protégés par ton nom ont trouvé des lecteurs.
Cette faveur par toi nous est toujours ravie ;
Nous, tes amis de cœur , les témoins de ta vie ,
Nous ne pouvons mêler nos chants à ces concerts ;
Il faut que nous t'aimions sans te le dire en vers...
Jamais devant l'éloge un auteur ne recule ,
Ami, ta modestie est vraiment ridicule.
Mais lorsque pour mieux fuir un sommeil redouté ,
Tu vas chanter aux lieux où Virgile a chanté ;
Quand tu vas sur sa gloire interroger le Tibre,
Je veux rendre à la tienne un hommage plus libre ,
Et pour qu'ils ne soient pas arrêtés en chemin
Tu ne liras mes vers que sur le sol romain.

Ta gloire est jeune encore et ta muse commencée ,
Craignons de l'accabler sous une tâche immense ;

Mais d'un espoir lointain, je veux l'entretenir ,
Je veux à tes regards dérouler l'avenir :
C'est un coin du rideau que l'amitié soulève ,
Peut-être ton génie accomplira mon rêve ;
Devant les envieux je parlerai tout bas ,
Le rêve d'un ami ne les regarde pas.
Au-delà du réveil mon erreur se prolonge ,
Il est vrai, mais enfin peut-on blâmer un songe ?
Il me semble te voir, par tes vers illustré ,
Au trône de Voltaire arrivant par degré ,
Eclairer, comme lui, notre pauvre hémisphère ,
Joindre au bien qu'il a fait le bien qu'il pouvait faire....
Semblable au voyageur que pousse le destin
Vers les bords ignorés d'un rivage lointain ,
Qui part sans mesurer la longueur de la route ,
Franchit à son insu l'obstacle qu'il redoute ,
Arrive enfin au but où tendait son espoir ,
Et souvent le premier est surpris de s'y voir ;



Ainsi dans la carrière avance le génie,
Songe-t-on au chemin quand la course est finie ?
Ami, tel est ton sort, et, riche d'avenir,
Tu ne sais pas toi-même où tu dois parvenir.

Tu n'oses dans tes vœux embrasser tant de gloire,
Le bruit de tes succès à peine t'y fait croire;
En vain les préjugés sont flétris par ta voix,
Tu retraces en vain les travers que tu vois,
En vain dans tes écrits l'humanité respire,
Toi seul de tes beaux vers ne connais pas l'empire !
Eh bien ! apprends de moi que, parmi les humains,
Le soldat qui du glaive aime à charger ses mains,
Le marchand sur les flots poursuivant la fortune,
L'orateur véhément qui monte à la tribune,
Le juge vertueux qui flétrit les pervers
Ne font pas plus de bien que n'en font tes beaux vers.

On a beau répéter que ce siècle frivole
Prend l'intérêt pour Dieu, le plaisir pour idole,
Et dans les plus beaux vers ne trouve qu'un vain son
Fait pour charmer l'oreille et non pas la raison;
Qu'il faut sans plus de bruit livrer l'espèce humaine
Au joug des préjugés que chaque jour ramène,
Et qu'il n'est pas de frein contre la soif de l'or
Qui vieillit sans retour un siècle jeune encor.

Chaque jour à nos yeux le siècle se déroule,
Un vice disparaît, une grandeur s'écroule;
Le temps marche, et bientôt nos yeux ne verront plus
Ni de ministres-rois, ni de rois absolus;
Ni d'obscur favori, ni d'altière sultane
Élevant aux honneurs la bassesse en soutane;
Ni d'épais financiers bravant dans leurs palais
Et les clameurs du peuple et le bruit des sifflets...

Le temps emportera ces travers d'un autre âge
Et les vices mourront sans laisser d'héritage !
La satire émoussant la pointe de ses traits
Ne s'arrêtera plus sur de hideux portraits ;
Elle perdra son fiel , et dans ces jours prospères
Où les fils corrigés vaudront mieux que leurs pères ,
On ne confondra plus avec de vains rimeurs
Le poète inspiré qui règne sur les mœurs
Et rend des préjugés la raison triomphante
Par les chants immortels que son génie enfante !

Pour hâter ce moment que tes accents vainqueurs
Entrent de vive force et restent dans les cœurs ;
Fais chérir la vertu , respecter la justice ;
Dans l'âme du méchant que ta voix retentisse ,
Au joug du fanatisme arrache les humains ;
Que le fouet , sans repos , s'agite dans tes mains.

Et comprimant le feu que l'imprudence attise,
Dans le foud des couvens fais rentrer la sottise.
Contre tes coups vengeurs qu'elle y cherche un appui;
Nous verrons si les sots t'opposent leur ennui
Et, n'y découvraut pas de charme qui l'attire,
Si le siècle s'endort au bruit de la satire !

Jetant sur l'avenir un regard complaisant,
Je bannis le passé sans vanter le présent;
Mais on pourrait encor dans le temps où nous sommes
Trouver quelques vertus à défaut de grands hommes;
Il faut rendre justice à des droits différens,
Aux ministres... aux rois... et même aux conquérans....
La gloire des derniers fit tourner bien des têtes;
Je n'entends plus l'airain qui proclamait leurs fêtes.
Les exploits n'ont toujours qu'un moment de splendeur;
La France, en d'autres mains confiant sa grandeur,

Pour le repos du monde a déposé son glaive :
Devant la liberté le trône se relève !..
L'éloquence triomphe, au sortir des combats,
Place un jeune laurier au front des vieux soldats ,
Dans le sein de la paix leur rend une autre gloire
Et les montre à nos yeux deux fois grands pour l'histoire *.

* « J'avoue que je ne connais rien de plus beau que de pouvoir, par le talent de la parole, fixer l'attention des hommes rassemblés, charmer les esprits, gouverner les volontés, les pousser ou les retenir à son gré. Ce talent a toujours fleuri chez les peuples libres. Quel magnifique pouvoir que celui qui soumet à la voix d'un seul homme les mouvemens de tout un peuple. » Voilà ce qu'on répétait avec Cicéron, en écoutant le général Foy; c'était un de ces hommes rares qu'on peut célébrer pendant leur vie comme après leur mort. . . . Il expirait pendant que nous composions ces vers. . . . Nous ne parlerons pas de notre douleur au milieu d'une douleur si générale, mais nous répéterons avec l'un des poètes qui ont su le mieux rendre la profonde émotion qu'a fait éprouver à tout un peuple la perte de ce grand orateur :

La France, en le voyant sur sa couche étendu,
Implorait un accent de cette voix chérie....
Hélas ! au cri plaintif jeté par la patrie,
C'est la première fois qu'il n'a pas répondu !

Mlle DELPHINE GAY.

Les Muses ont formé des nourrissons nouveaux
Et t'offrent pour modèle à tes jeunes rivaux.
Qui montre pour remplir leur noble ministère
Un talent plus fécond, un plus beau caractère?
Qui flatte moins que toi les puissances du jour,
Qui sent pour la patrie un plus ardent amour?
L'intérêt est le Dieu d'un siècle en décadence;
Jamais il n'a séduit ta noble indépendance,
L'or même d'un libraire excite ton effroi :
Tu crains que Ladvocat ne soit dupe avec toi ,
Quand , certain d'un triomphe où tu n'oses pas croire ,
Il t'apporte en riant les produits de ta gloire.

En tous lieux on t'admire, en tous lieux tes beaux vers
Plaisent également à des lecteurs divers;
Le jeune homme s'enflamme aux accens du poète,
Le vieillard les approuve et l'enfant les répète....
Vainement le lecteur te retrouve en tes chants,

Il veut savoir tes goûts, tes plaisirs, tes penchans;
Entouré d'auditeurs, moi qui ne peux me taire
De mille traits charmans je trahis le mystère;
Orateur indiscret, mais plein de bonne foi,
Je leur dis tout le bien que je connais de toi;
C'est le cœur d'un ami que chacun interroge
Tout le monde est heureux d'entendre ton éloge,
D'auditeurs bienveillans je vois grossir l'essaim,
Et ton secret pour eux s'échappe de mon sein !...

On croit que de bons mots ton entretien fourmille,
Et j'aime à répéter, qu'au sein de sa famille,
De ses jeunes rivaux ce poète vainqueur
Est un simple écolier qui vous parle du cœur,
Met dans tous ses discours moins d'esprit que de grâce,
Dépose près de nous un nom qui l'embarrasse,
Et qu'enfin cet auteur, tant de fois triomphant,
Pense, écrit en grand homme et s'amuse en enfant.

Voltaire , prodiguant les fleurs de sa couronne ,
Répondait tous les jours au concert monotone
Des flatteurs qu'abritait son immense laurier....
Chacun d'eux tour-à-tour était son héritier.
L'héritage à présent n'est-il plus qu'un vain rêve ?
Ah ! du moins que par toi son ouvrage s'achève.
Brillant sans dignité dans un siècle moqueur,
La haine trop souvent vint lui ronger le cœur ;
Contre les préjugés armant le ridicule,
Dans ses mains quelquefois s'égara la férule ,
Et toujours trop docile au caprice des grands ,
Son génie oublia qu'il flattait des tyrans !
Un plus beau caractère eût doublé son empire....
Il faut que de nos jours le fanatisme expire !
Poursuivant l'ignorance ancrée en leurs cerveaux ,
Tu n'obtiendras jamais l'estime des dévots * ;

* La Bruyère, dans son chapitre *de la Mode* , emploie très souvent les

Mais si leur voix maudit le jour qui les éclaire,
Fais contre ta belle âme échouer leur colère,
C'est peu sous le talent qu'ils tremblent abattus,
Il faut les écraser du poids de tes vertus !
Tel sera ton destin, ta gloire, ta puissance....

Le ciel pour ce dessein veille sur ta naissance,
DELAVIGNE, tes jours proscrits dès le berceau
De la parque fatale ont trompé le ciseau.
Livré comme Voltaire aux menaces d'Hygie,
Oppose-leur toujours ta brûlante énergie;
Oppose à la douleur la flamme des beaux vers,
Pendant quatre-vingts ans étonne l'univers.

mots de *dévotion*, *dévo*t, et a toujours soin, par des notes marginales, de nous instruire que c'est des *faux dévots*, de la *fausse dévotion* qu'il prétend parler, comme, par exemple, dans cette définition : « Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée. »

Que pure comme aux jours de ta brillante aurore
La gloire à ton déclin vienne sourire encore,
Et réduisant l'envie à de vaines clameurs
Combats les préjuges sans corrompre les mœurs.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION pag. v

LES AGES POÉTIQUES.

<i>Chant I. — LA GRÈCE.</i>	I
<i>Chant II. — ROME.</i>	15
<i>Chant III. — L'ITALIE.</i>	27
<i>Chant IV. — LA FRANCE.</i>	41
<i>Épilogue</i>	57
<i>Notes.</i>	63

POÉSIES. — LIVRE I.

ÉLÉGIES.

Le Retour des Fleurs	pag. 93
Edmon	97
Élégie.	100

STANCES.

Stances à M. M***	105
Stances à Madame Mongez	109
Stances à M. Guérin	113

STANCES FAMILIÈRES.

Le Beau Jour.	121
L'Hiver	125
La Vengeance.	127

ÉPITRES FAMILIÈRES.

Épître à une Jolie Femme	131
Épître à Madame **, sur la Campagne	135
Épître à deux nouveaux Mariés	139

CONTENUES DANS CE VOLUME. 249

PIÈCES DIVERSES.

Ugolin, imitation du Dante	pag. 143
La Royauté, conte	151
Vers pour le portrait de M. Villemain	160
Építaphe de Napoléon	161
Autre építaphe du même	162

POÉSIES. — LIVRE II.

Influence de la poésie sur les mœurs. Poème	165
Consolations de la Religion. Poème	179
<i>Épître</i> I. — Les Comédiens	197
<i>Épître</i> II. — Les Auteurs	207
<i>Épître</i> III. — A M. Lemot, les Statues.	221
<i>Épître</i> IV. — A mon Ami Casimir Delavigne	233

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

NOUVEAUTÉS

PUBLIÉES

PAR LE MÊME LIBRAIRE.

- POLITIQUE ET STATISTIQUE DE L'ILE D'HAYTI (*Saint-Domingue*),
sur des documents et des pièces officielles, communiqués par
SIR JAMES BARKETT, agent du gouvernement britannique dans les An-
tilles, par M. PLACIDE-JUSTIN. 1 très fort volume in-8, avec une belle
carte coloriée, prix, 8 fr.
- LETTRES SUR LE BENGAL, écrites des bords du Gange, pendant les an-
nées 1820-1822, par F. DEVILLA, capitaine de marine. 1 fort vol.
in-18, grand raisin d'Annonay satiné, orné de vignettes représentant
des vues de l'Inde, gravées par *Devilliers jeune*, prix, 6 fr.
— Papier de Hollande. 8
— d'Annonay grand vélin, fig. avant la lettre. 12
- COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE, DEPUIS LA FON-
DATION DE LA MONARCHIE FRANÇAISE JUSQU'AU XIII^e SIÈCLE (*Règne de
Saint-Louis*), avec une introduction, des suppléments, des notices.

et des notes ; par M. Guizot , professeur d'histoire moderne à l'Académie de Paris. 30 vol. in-8 , prix, 150 fr

—Satiné. 195 fr.

—Vélin d'Annonay satiné. 360 fr.

DITHYRAMBE au sujet d'un passage du CHANT DU SACER de M. de Lamar-tine , par M. E. S. , prix, 1 fr.

LES ÉTATS-UNIS , poème dithyrambique , par A. Chainbolle. 1 fr.

CLASSIQUES FRANÇAIS.

COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS , dirigée par L.-S. Auger , de l'Académie française ; 50 vol. grand in-8 , sur pap. vélin d'Annonay satiné , imprimés par J. Didot l'aîné , et ornés du portrait de chaque auteur.

Ouvrages en vente.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE , par Bossuet. , avec portrait. 7 fr.

ŒUVRES POÉTIQUES DE J.-B. ROUSSEAU. 2 forts vol. , avec portrait. 6 fr.

LA HENRIADE , poème épique , par Voltaire. 1 fort vol.

LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE ET DE THÉOPHRASTE
trait.

ŒUVRES DE RALINE. 4 vol. ornés d'un beau portrait. 240 fr.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE , par Fénelon. 2 vol. 5 fr.

LES PROVINCIALES , par B. Pascal. 2 volumes. 5 fr.

LES PENSÉES DE B. PASCAL. 2 vol. , avec portrait. 5 fr.

LA FONTAINE , Fables. 2 vol. , avec portrait. 5 fr.

LA FONTAINE , Contes. 2 volumes. 6 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU. 5 vol. 12 fr. 50 c.

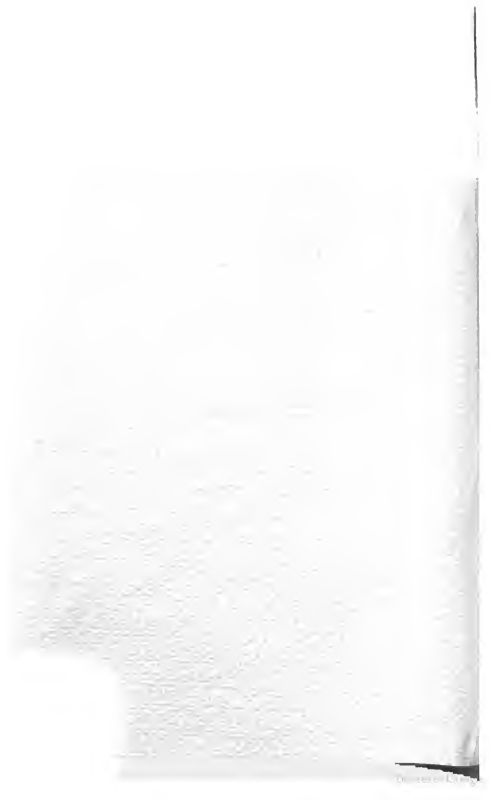
— Les mêmes ouvrages , imprimés sur très grand papier Jésus vélin d'Annonay , se vendent prix double.

Sous presse.

ORAISONS FUNÈRES DE BOMCET ET DE FLÉCHIER. 2 volumes.

MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD. 1 volume.

On vend séparément chaque ouvrage.



57.28369

49

